

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |                                                                                                                                                                             |                                     |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             |
|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur                                                                                                                                  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur                                                                                                                                                                                                                                                                                           |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée                                                                                                                                   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées                                                                                                                                                                                                                                                                                           |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée                                                                                                 | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées                                                                                                                                                                                                                                                     |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque                                                                                                                      | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées                                                                                                                                                                                                                                              |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur                                                                                                                          | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées                                                                                                                                                                                                                                                                                            |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)                                                                          | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence                                                                                                                                                                                                                                                                                                  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur                                                                                           | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression                                                                                                                                                                                                                                                                |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents                                                                                                                | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire                                                                                                                                                                                                                                                   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible                                                                                                                        | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires: <b>Pagination multiple.</b>                                                                                          |                                     |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

16<sup>ME</sup> ANNÉE, No 784.—SAMEDI, 13 MAI 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires  
Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme

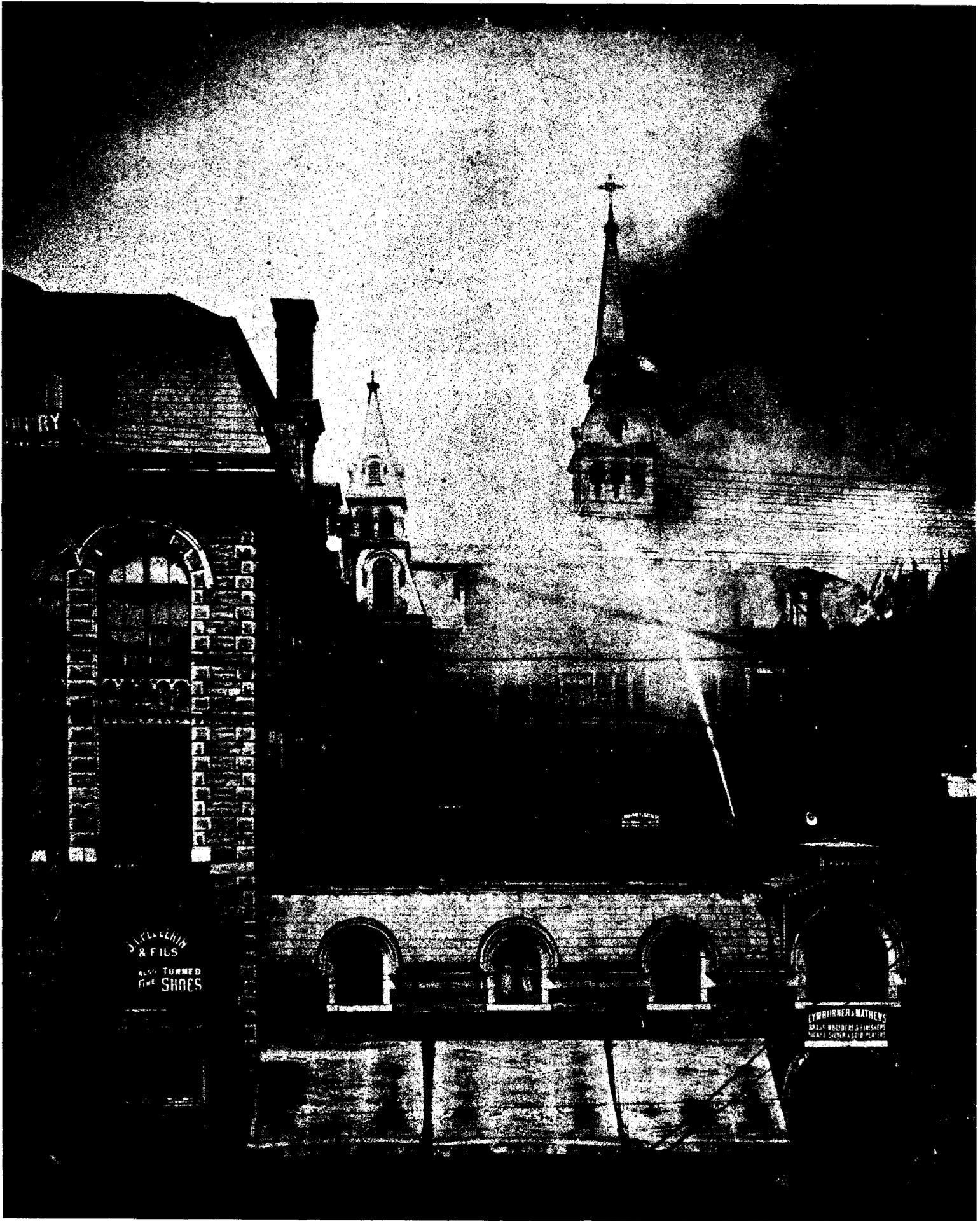


Photo J.-A. Dumas, 112, rue Vitré

MONTREAL. -- L'incendie de l'ancien Hospice Saint-François-Xavier, au début

# LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 13 MAI 1899



## SOMMAIRE

TEXTE.—Primes ! Primes ! — Causerie, par de Thermes. — Poésie : Saluons le printemps. — La guerre, par Henry Spont. — M. J.-A.-C. Madore, M.P., bâtonnier, par F. Picard. — Mondanité. — Poésie : Le semeur, par Léon Dierx. — Au sortir de l'ombre, par Clara Delay. — Feu M. David Franchère. Nos fleurs canadiennes, par E.-Z. Massicotte. — Bibliographie. — Le ruisseau et l'étang, par Coffin. — Poésie : A la France, par V. Lafleur. — Le sonnet, par Henry Desjardins. — Les soirées de famille. — L'incendie, par F. Picard. — Pour la première fois, par Marie Aymong. — Première communion, par Janvière. — Nos hommes d'affaires. — Légende de Bessarabie, par E. A. Spoll. — Primes du mois d'avril. — Anecdote. — M. Edouard Rod. — Le chien et la proie. — Théâtres.

GRAVURES. — Montréal : L'incendie de l'ancien Hospice Saint-François-Xavier. — Portraits : M. Ed Rod ; M. G. Franchère ; Mlle C. Reid et M. G. Comte. — Le Tsar offrant à l'humanité la paix. — Groupe de toilettes. — Gravures du feuilleton. — Devinette.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## PRIMES ! PRIMES !!

A la suite de plusieurs observations qui ont été faites au sujet des nouvelles primes accordées par notre journal, l'Administration a résolu de prendre la décision suivante. Il va de soi que ce que nous allons dire ne s'applique absolument qu'aux abonnés, anciens ou nouveaux, qui n'ont aucun compte arriéré. Il va également de soi que notre nouvelle combinaison ne peut être utile qu'à ceux qui envoient d'avance le montant de leur abonnement à l'année qui commence.

L'Administration du MONDE ILLUSTRÉ informe donc ses lecteurs que tous ceux qui paieront d'avance leur année, ou qui fourniront un ou plusieurs abonnements dont ils enverront l'argent, auront le droit de retenir un dollar sur les trois que coûte l'année : ils n'auront donc que deux dollars à envoyer par abonnement d'un an payé d'avance.

Il est bien entendu que tout abonnement qui ne serait payé qu'à la fin de l'année, sera de trois dollars.

Evidemment, ceci annule toutes les primes de livres annoncées précédemment.

Le plus sage des Chinois, Confucius, établissait que celui qui ne sait pas se diriger est incapable de diriger sa maison, et que celui qui n'est pas en état de diriger sa maison sait encore moins gouverner une province ; et comment celui qui ne sait pas administrer une province peut-il gouverner un empire ?

Il faut donc avant tout savoir se diriger soi-même.

Le gouvernement de Québec...

Que l'on ne s'imagine pas que je vais faire de la politique : notre ami si regretté, l'hon. docteur Marsil, en faisait-il lorsqu'il demandait pour la religion la première place dans l'enseignement ? N'avait-il pas d'excellentes raisons d'en faire après le déni de justice que le gouvernement local commit à son égard... et cependant il se tut : le public ne sut rien des causes de l'injustice qu'on lui fit subir, jusqu'après sa mort quand je crus de mon devoir de répéter ce qu'il m'avait confié. Il méritait ; d'autre part, son effacement, sa résignation exigeaient une compensation.

Nos hommes d'Etat nous connaissent : ils savent que nous sommes incapable de leur reprocher aucun crime imaginaire ; ils savent aussi que nous sommes tout aussi incapable de supporter l'injustice envers qui que ce soit, d'où qu'elle vienne. Nous ne comptons que des amis dans les deux partis, parce que jamais nous ne nous sommes inféodé à aucun parti, ni ne le ferons jamais : il suffit, à un publiciste surtout, d'être catholique et rien autre. Cela permet de juger plus sainement les hommes et les choses.

Le *Droit naturel* veut qu'un gouvernement, pour mériter ce titre ; pour être digne, en d'autres termes, de diriger le peuple, doit chercher tous les moyens possibles de promouvoir la fin de la société, et cette fin c'est le bien-être physique, mais bien davantage encore le bien-être moral.

Toute nomination à un poste quelconque doit donc être faite, non avec esprit de parti, mais avec esprit de droiture, de loyauté, de justice.

L'une des premières conditions que le gouvernement doit trouver dans le candidat présenté, c'est certes le *mérite* : ceci est simplement élémentaire.

Aussi, ne comprendrait-on, nulle part, pas plus au Canada qu'en Chine, que le gouvernement nommât comme Recorder à Montréal un homme ne connaissant pas plus les lois divines que les lois humaines, exposé par là à ne point comprendre l'offense que constitue, à l'égard de la loi proprement dite, l'acte d'un fils ivrogne enfonçant la porte du logis de sa mère, — acte renfermant en réalité trois outrages tombant sous le coup de la loi : le bris de clôture, — les coups à l'auteur de ses jours, — l'ivresse.

On ne comprendrait nulle part, pas plus au Canada qu'en Béotie, que le gouvernement nommât, comme conservateur au Musée de l'Instruction publique, une personne ne sachant des musées et des collections que le nom — et encore !

C'est cependant ce que veut faire le gouvernement de Québec, nous dit-on.

La situation de conservateur du Musée, dont l'importance sociale n'échappe à aucun esprit sérieux, ne peut être jetée à la tête du premier venu : le candidat doit être un homme de mérite, un homme versé dans les sciences que vulgarise un Musée bien compris, un homme absolument compétent, ou bien le Musée est perdu, les collections sont vouées à la destruction la plus barbare parce qu'elle est produite par l'inintelligence, le niveau moral du peuple est ravalé, la science est retardée pour le pays.

Mais, j'entends le gouvernement me dire :

— Et s'il n'y a personne pouvant réunir les conditions que doit avoir le candidat ?

A ceci, je répondrai :

— Vous aviez Provencher, votre grand naturaliste ; vous avez son disciple, son élève de prédilection, homme ayant donné ses preuves, savant estimé, aimé dans l'ancien tout autant que dans le nouveau monde, M. l'abbé Victor-A. Huard.

Et vous êtes sans excuse, en ne le nommant point, car vous n'ignorez pas ce savant, malgré sa modestie ; vous n'avez pas le droit de le méconnaître, surtout en faveur d'une créature : et si vous le méconnaissiez, ce serait une faute si lourde, que la honte vous atteindrait immédiatement.

On nous affirme que la nomination d'une personne étrangère aux connaissances voulues est faite depuis

longtemps, mais non publiée encore : je suis sûr que c'est un vrain bruit ; je ne puis croire à un acte aussi ridicule, de la part de nos ministres, tous d'une intelligence si élevée, tous bons orateurs, tous écrivains distingués.

Faudrait-il, une fois encore, comme pour notre tant regretté Dr Marsil, rechercher... ? Mais non : je suis sûr que le ministère de Québec est plus haut que cela, qu'il possède mieux le sentiment de sa dignité et surtout de sa responsabilité.

Nous verrons bien et pourrons mieux le juger à ses actes.

\* \*

On trouvera en ces colonnes un excellent article sur la guerre.

Cet article encadre on ne peut mieux la gravure de la *Paix* publiée en double page.

Il est téméraire d'ajouter quelque chose à ce que dit notre confrère d'outre-mer : nous ne le faisons qu'en nous plaçant, ici encore, au point de vue catholique.

Tout d'abord, nous ferons observer l'insigne mauvaise foi, la méchanceté calculée du gouvernement sarde qui ment impudemment à sa devise depuis le commencement de ce siècle. Cette devise, inscrite sous l'écusson de son roi usurpateur, en exergue ou sur la tranche de ses monnaies, nous fait l'effet de la traite laissée au front des parricides par le fer rouge dont on les marquait dans le temps !

FERT ! Il supporte... Est-ce la révolution, est-ce le canaille ? — On le jurerait.

*Federe et Religione tueri* — dont les premières lettres forment *Fert* — est un mensonge atroce qui n'a de comparable que le titre de *Défenseur de la Foi* pris par des rois hérétiques.

*Federe et Religione tueri* : c'est en vertu de cette devise si chrétienne que le roi savoyard a demandé aux autres puissances européennes l'exclusion du Souverain Pontife du fameux Congrès de la Paix, qui doit se réunir le 18 de ce mois de mai, mais qui ne fera rien, dont les débats stériles se termineront peut-être au fracas des canons qu'ils voulaient rendre muets et inutiles.

Et l'on se surprend à se demander qui a été le plus sottement vil, ou le plus vilement sot, ou de l'Italien exigeant cette exclusion, ou des gens ironiquement appelés *Puissances*, qui ont accordé cette exclusion !

La Russie en a exprimé ses regrets : voyons, franchement, a-t-elle peur de l'Italie ? — Le molosse s'enfuit-il devant le roquet ?

Nous lisons avec une satisfaction intime la résolution du Conseil municipal de La Haye, où se réunira ce Congrès : le Conseil a décidé de ne point faire de réception officielle aux délégués de la paix, parce que le Pape et le Transval n'ont pas été invités. — Nous croyons cependant qu'aujourd'hui encore, ce Conseil municipal est en majorité protestant. *Salutem ex inimicis nostris !*

Le magnanime empereur d'Autriche s'est montré ce qu'il a toujours été : catholique convaincu, dévoué corps et âme au Saint Père. Il a beaucoup souffert de l'attitude du gouvernement de Humbert, et n'étaient les raisons d'Etat, il eût envoyé se promener le Congrès et les Congressistes.

La France, qui doit tant aux Papes, mais surtout à Léon XIII, n'a pas du tout appuyé la Russie — dit le Czar dans sa lettre au Souverain Pontife. On peut être sectaire : mais à ce point, c'est de la bêtise.

En second lieu, si les gouvernements par les irs délégués se mettaient d'accord — par extraordinaire — et déclaraient les guerres supprimées, nous demandons quelle sanction ils pourraient apporter à leur décision ?

Ils n'ont qu'un moyen, indiqué par les hommes les plus éminents, les plus illustres sociologues de toutes les époques, même de la nôtre : en dehors de ce moyen, il n'en est aucun qui vaille même la moindre discussion, la moindre attention.

C'est l'arbitrage du Pape — sinon, c'est la perpétuité de la guerre.

Choisis si tu peux — prends si tu oses !

DE THERMES.

## SALUONS LE PRINTEMPS

*Saluons le printemps, le printemps embaumé.  
Par son souffle puissant le monde est animé.  
Le gazm disparaît sous mille violettes,  
Et les jours, désormais, se transforment en fêtes.*

*O mois si doux du frais printemps,  
Mois toujours gai, toujours charmants,  
Qui font fleurir les fleurs et la jeunesse,  
Nous te chantons le cœur en liesse.*

*Le soleil devient chaud, le bois est parfumé.  
Tout habillé de vert, voici qu'arrive Mai,  
Tenant entre ses mains des corolles vermeilles  
Où, dès le lendemain, butinent les abeilles.*

*Tandis que les humains fredonnent des chansons,  
Dans les arbres feuillus quels concerts de pinsons !  
Se mirant, en passant, sur quelque source claire,  
L'hirondelle revient—en douce messagère.*

CAMILLE NATAL.

## LA GUERRE

Quand je songe seulement à ce mot, la guerre, il me vient un effarement comme si l'on ne parlait de sorcellerie, d'inquisition, d'une chose lointaine, finie, abominable, monstrueuse, contre nature.

Quand on parle d'anthropophages, nous sourions avec orgueil en proclamant notre supériorité sur ces sauvages. Quels sont les sauvages, les vrais sauvages ? Ceux qui se battent pour manger les vaincus ou ceux qui se battent pour tuer, rien que pour tuer ?

Les petits lignards qui courent là bas sont destinés à la mort comme les troupeaux de moutons que pousse un boucher sur les routes. Ils iront tomber dans une plaine, la tête fendue d'un coup de sabre ou la poitrine trouée d'une balle ; et ce sont de jeunes hommes qui pourraient travailler, produire, être utiles. Leurs pères sont vieux et pauvres ; leurs mères qui, pendant vingt ans, les ont aimés, adorés comme adorent les mères, apprendront dans six mois ou un an peut être que le fils, l'enfant, le grand enfant élevé avec tant de peine, avec tant d'argent, avec tant d'amour, fut jeté dans un trou comme un chien crevé, après avoir été éventré par un boulet et piétiné, écrasé, mis en bouillie par les charges de cavalerie. Pourquoi a-t-on tué son garçon, son beau garçon, son seul espoir, son orgueil, sa vie ? Elle ne sait pas. Oui, pourquoi ?

La guerre !... se battre !... égorger !... massacrer des hommes !... Et nous avons aujourd'hui, à notre époque, avec notre civilisation, avec l'étendue de science et le degré de philosophie où l'on croit parvenu le génie humain, des écoles où l'on apprend à tuer, tuer de très loin, avec perfection, beaucoup de monde en même temps, à tuer de pauvres diables d'hommes innocents, chargés de famille et sans casier judiciaire.

Et le plus stupéfiant, c'est que le peuple ne se lève pas contre les gouvernements. Quelle différence y a-t-il donc entre les monarchies et les républiques ? Le plus stupéfiant, c'est que la société tout entière ne se révolte pas à ce seul mot de guerre.

Ah ! nous vivons toujours sous le poids des vieilles et odieuses coutumes, des criminels préjugés, des idées féroces de nos barbares aïeux, car nous sommes des bêtes que l'instinct domine et que rien ne change.

N'aurait-on pas honni tout autre que Victor Hugo qui eût jeté ce grand cri de délivrance et de vérité :

“ Aujourd'hui, la force s'appelle la violence et commence à être jugée ; la guerre est mise en accusation. La civilisation, sur la plainte du genre humain, ins truit le procès et dresse le grand dossier criminel des conquérants et des capitaines. Les peuples en viennent à comprendre que l'agrandissement d'un forfait n'en saurait être la diminution ; que si tuer est un crime, tuer beaucoup n'en peut pas être la circonstance atténuante ; que si voler est une honte, envahir ne saurait être une gloire.

“ Ah ! proclamons ces vérités absolues, déshonorons la guerre.”

Vaines colères, indignation du poète. La guerre est plus vénérée que jamais.

Un artiste habile en cette partie, un massacreur de

génie, M. de Moltke, a répondu un jour aux délégués de la paix, les étranges paroles que voici :

La guerre est sainte, d'institution divine ; c'est une des lois sacrées du monde ; elle entretient chez les hommes tous les grands, les nobles sentiments : l'honneur, le désintéressement, la vertu, le courage, et les empêche, en un mot, de tomber dans le plus hideux matérialisme.

Ainsi, se réunir en troupeaux de quatre cent mille hommes, marcher jour et nuit sans repos, ne penser à rien ni rien étudier, ne rien apprendre, ne rien lire, n'être utile à personne, pourrir de saleté, coucher dans la fange, vivre comme les brutes dans un hébètement continu, piller les villes, brûler les villages, ruiner les peuples, puis rencontrer une autre agglomération de viande humaine, se ruer dessus, faire des lacs de sang, des plaines de chair pilée mêlée à la terre boueuse et rougie, des monceaux de cadavres, avoir les bras ou les jambes emportés, la cervelle écabouillée sans profit pour personne, et crever au coin d'un champ tandis que vos vieux parents, votre femme et vos enfants meurent de faim ; voilà ce qu'on appelle ne pas tomber dans le plus hideux matérialisme.

Les hommes de guerre sont les fléaux du monde. Nous luttons contre la nature, l'ignorance, contre les obstacles de toute sorte, pour rendre moins dure notre misérable vie. Des hommes, des bienfaiteurs, des savants usent leur existence à travailler, à chercher ce qui peut aider, ce qui peut secourir, ce qui peut soulager leurs frères. Ils vont, acharnés à leur besogne utile, entassant les découvertes, agrandissant l'esprit humain, élargissant la science, donnant chaque jour à l'intelligence une somme de savoir nouveau, donnant chaque jour à leur patrie du bien-être, de l'aisance, de la force.

La guerre arrive. En six mois, les généraux ont détruit vingt ans d'efforts, de patience et de génie.

Voilà ce qu'on appelle ne pas tomber dans le plus hideux matérialisme.

Nous l'avons vue, la guerre. Nous avons vu les hommes redevenus des brutes, affolés, tuer par plaisir, par terreur, par bravade, par ostentation. Alors que le droit n'existe plus, que la loi est morte, que toute notion du juste disparaît, nous avons vu fusiller des innocents trouvés sur une route et devenus suspects parce qu'ils avaient peur. Nous avons vu tuer des chiens entraînés à la porte de leur maîtres pour essayer des revolvers neufs, nous avons vu mitrailler par plaisir des vaches couchées dans un champ, sans aucune raison, pour tirer des coups de fusil, histoire de rire.

Voilà ce qu'on appelle ne pas tomber dans le plus hideux matérialisme.

Entrer dans un pays, égorger l'homme qui défend sa maison parce qu'il est vêtu d'une blouse et n'a pas de képi sur la tête, brûler les habitations de misérables qui n'ont plus de pain, casser des meubles, en voler d'autres, boire le vin trouvé dans les caves, brûler des millions de francs en poudre, et laisser derrière soi la misère et le choléra.

Voilà ce qu'on appelle ne pas tomber dans le plus hideux matérialisme.

Qu'ont-ils donc fait pour prouver même un peu d'intelligence, les hommes de guerre ? Rien. Qu'ont-ils inventé ? Des canons et des fusils. Voilà tout.

L'inventeur de la brouette n'a-t-il pas plus fait pour l'homme par cette simple et pratique idée d'ajuster une roue à deux bâtons que l'inventeur des fortifications modernes ?

Que nous reste-t-il de la Grèce ? Des livres, des marbres. Est-elle grande parce qu'elle a vaincu ou parce qu'elle a produit ?

Est-ce l'invasion des Perses qui l'a empêchée de tomber dans le plus hideux matérialisme ?

Sont-ce les invasions des barbares qui ont sauvé Rome et l'ont régénérée ?

Est-ce que Napoléon Ier a continué le grand mouvement intellectuel commencé par les philosophes à la fin du dernier siècle ?

Eh ! bien, oui, puisque les gouvernements prennent ainsi le droit de mort sur les peuples, il n'y a rien

d'étonnant à ce que les peuples prennent parfois le droit de mort sur les gouvernements.

Ils se défendent. Ils ont raison. Personne n'a le droit absolu de gouverner les autres. On ne le peut faire que pour le bien de ceux qu'on dirige. Quiconque gouverne a autant le devoir d'éviter la guerre qu'un capitaine de navire a celui d'éviter le naufrage.

Quand un capitaine a perdu son bâtiment, on le juge et on le condamne, s'il est reconnu coupable de négligence ou même d'incapacité.

Pourquoi ne jugerait-on pas les gouvernements après chaque guerre déclarée ? Si les peuples comprenaient cela, s'ils faisaient justice eux-mêmes des pouvoirs meurtriers, s'ils refusaient de se laisser tuer sans raison, s'ils se servaient de leurs armes contre ceux qui les leur ont données pour massacrer, ce jour-là la guerre serait morte... Mais ce jour ne viendra pas !

HENRY SPONT.

## M. J.-A.-C. MADORE, M.P., BATONNIER

Le 1er mai courant avaient lieu les élections du Barreau de Montréal.

Les avocats ont nommé comme bâtonnier M. J.-A.-C. Madore, député à la Chambre des Communes pour Hochelaga.

M. Madore est un de nos jeunes avocats, parvenu à une haute situation grâce à son énergie, à son amour du travail.



Nous devons à la vérité de dire que l'élection s'est faite avec quelques tiraillements produits par l'immixtion de la politique—qu'a donc à voir là-dedans la politique, je vous le demande ?

Quand donc, chez les avocats tout aussi bien que dans le peuple quand il s'agit des élections législatives, ou parmi les ouvriers quand il est question d'organisation du comité de direction, ne fera-t-on attention qu'au mérite réel et non pas à l'ambition égoïste du candidat ?

Nous faisons ces observations en notre qualité de publiciste et parce que c'est notre devoir, et non pour nier le mérite personnel du bâtonnier actuel, auquel nous avons plus haut rendu justice.

FIRMIN PICARD.

## MONDANITÉ

Nous apprenons qu'un de nos chers collaborateurs va, à son tour, fonder une nouvelle famille. M. Jules-E. Robitaille, de Québec, épouse mardi (jour de la distribution de ce numéro) une jolie et spirituelle Québécoise, Mademoiselle H. Létourneau.

Nous offrons tous nos vœux les plus sincères de bonheur, de joie, de prospérité aux jeunes époux, et nous espérons que les nouveaux liens que va contracter M. Robitaille, pour fleurir qu'ils soient, ne lui feront point oublier ceux de vieille amitié qui l'unissent aux nombreux lecteurs et surtout au rédacteur du MONDE ILLUSTRÉ.

## LE SEMEUR

*Un large ruban d'or illumine la cime  
Des coteaux dont la brume a noyé le versant.  
L'horizon se déchire ; et le soleil descend  
Sous les nuages roux qui flottent dans l'abîme,  
Comme un riche archipel dans une mer de saug.*

*De confuses rumeurs s'éveillent par la plaine ;  
Et dans son champ, debout au rebord des sillons,  
Travailleur obstiné sous les derniers rayons,  
Un semeur devant lui lance au loin sa main pleine  
Et chasse les oiseaux en criards tourbillons.*

*Et l'occident s'écroule où l'astre antique éclate ;  
Et le semeur frappé d'un long et rouge adieu,  
Par grands gestes, au loin, dans un sinistre jeu  
Semble jeter au vent la poussière écarlate  
De son cœur calciné dans sa poitrine en feu.*

*—Ton âme se déchire ; et voilà ta pensée  
Qui, sombre sous l'amas de tes rêves sanglants,  
Ceint aussi d'un reflet de pourpre sur tes flancs,  
Aux dernières lueurs de ta gloire passée,  
Homme ! à travers tes jours tu marches à pas lents.*

*Tu nourriras bientôt l'herbe des sépultures !  
Aux bords des vieux espoirs donne un dernier repas !  
Féconde encor le champ des douleurs ; ne crains pas  
L'affreux croassement dans les gerbes futures  
Dont tu pressens déjà les échos sous tes pas !*

*Fouille en ton sein la cendre encor chaude et virace !  
Aux vents froids de la vie ouvre ta large main ;  
Et sous la calme nuit qui couvre ton chemin,  
Vengé, vers le tombeau tu peux tourner la face,  
N'ayant plus rien au cœur pour l'y semer demain !*

LÉON DIERN.

## AU SORTIR DE L'OMBRE

I

L'automne, des jonchées de feuilles rouillées et maculées sur les allées humides des villas Montmorency, à Auteuil ; un ciel uniformément gris, si bas, qu'il semble qu'en se mettant sur la pointe des pieds, on le toucherait du doigt, et une fine poussière d'eau flottante qui enveloppe toutes choses mélancoliquement.

Une jeune femme foule d'un pas résolu l'asphalte visqueux, un ourlet gris contourne sa bottine et son talon, sans qu'une éclaboussure ternisse le bord de ses jupons noirs, relevés d'une seule main, laissant deviner sous le bas sombre une cheville délicate. Elle suit l'une après l'autre les rues désertes, lisant tous les écriteaux d'appartements à louer, pour s'arrêter à l'extrémité de la rue Mozart, devant une maison neuve, écrasant de sa masse vulgaire les chétifs petits hôtels campés dans leurs jardinets : Chambre à louer, sixième étage.

Elle entre dans la loge, secouant le parapluie de ses deux mains dégantées, légèrement rosées par le froid et couvertes de fossettes.

—Quelle chambre avez-vous, madame ?

La concierge soulève péniblement sa lourde carrure sur ses jambes ankylosées de rhumatismes.

—C'est pour vous ?

—Oui, madame.

—Vous êtes seule ? Pas d'enfants ? Demoiselle alors ?... Nous n'avons que des ménages... La propriétaire est très difficile... Pas de perroquets, surtout pas de perruches, ni de chiens, ni d'enfants, ni de singes, ni de célibataires, ni de dames seules...

—Je suis mariée, interrompit la visiteuse, et je peux fournir des renseignements... Quelle chambre avez-vous ?

La pipelette continuait à la dévisager comme un juge d'instruction :

—Vous êtes veuve ?

—Non.

—Alors, c'est inutile, la chambre est trop petite pour vous.

—Mon mari est en voyage, il est allé très loin... en Amérique, pour son commerce ; il ne sera de retour que dans cinq ans. Je travaille pour des magasins de modes, et je cherche une chambre dans une maison tranquille et respectable.

—C'est pas pour me vanter, ma bonne dame, dit la concierge en prenant son trousseau de clefs et en montant l'escalier, s'il y a dans Paris une maison respectable, la nôtre peut lever la tête : au rez-de-chaussée, un marchand de bois, un ménage cosu ; à l'entresol, un attaché au ministère des affaires étrangères ; au premier, un colonel retraité avec sa dame, d'un côté, de l'autre, un magistrat avec sa demoiselle. Au deuxième, un médecin, qui occupe tout l'étage ; au troisième, deux ménages de rentiers ; au quatrième, un commerçant retiré, en face, une demoiselle qui donne des leçons de piano et reste avec son frère, un architecte ; au cinquième, un maître du lycée Molière. Ah ! nous ne gardons pas les coureuses chez nous, c'est réglé comme dans un couvent ; à partir de dix heures, tout le monde dit son nom et j'ai l'oreille fine.

Les deux femmes étaient parvenues au cinquième étage, et la concierge avait ouvert la porte d'une chambre lambrissée, avec une fenêtre haute, à moitié enfoncée dans le toit et d'où le regard embrassait les coteaux de Sèvres et de Meudon au-dessus des arcades du Point-du-Jour.

—Cent trente francs, payable d'avance, par trimestre, c'est pour rien ; vous avez l'eau ici, à côté...

La jeune femme, sans écouter ce bavardage, s'était accoudée à la fenêtre, perdue dans sa contemplation.

—Je crois, dit-elle enfin, que cette chambre peut me convenir, est-elle libre tout de suite ?

—Oui, mais la propriétaire fait toujours prendre des informations. Venez demander la réponse après-demain.

—Mme Jacques-Louis. Vous pouvez vous renseigner aux grands magasins du Lion, pour lesquels je travaille depuis une année.

Lorsque, deux jours plus tard, Mme Jacques-Louis revint rue Mozart, elle trouva la concierge prévenante et gracieuse. Evidemment, les renseignements étaient bons. Deux francs de *denier à Dieu* achevèrent de lui concilier ses bonnes grâces.

II

Mme Jacques-Louis fut une locataire modèle, payant régulièrement son terme, sortant peu, le temps strictement nécessaire pour ses emplettes professionnelles et ses provisions de bouche, et jamais le soir. Ses affaires paraissaient prospères. Personne ne s'entendait comme la jeune modiste à donner de la grâce au moindre ruban que ses doigts chiffonnaient. Ses chapeaux semblaient avoir poussé sur les têtes comme des corolles de fleurs, tant ils s'accordaient intimement à l'air du visage et à l'allure des personnes qui les portaient. Elle ne recevait de visites que de ses clientes et des trotteurs qui venaient chaque jour avec des cartons où s'empilaient chapeaux et capotes.

Un soir d'hiver, pourtant, une femme en noir, dont on ne pouvait distinguer les traits sous son épais voile de crêpe, était montée chez la modiste ; les voisins avaient cru entendre la voix de Mme Jacques s'élever un peu au-dessus de son diapason habituel, puis quand la visiteuse, au bout de quelques instants, sortit de la chambre, ils distinguèrent ces mots prononcés d'une voix contenue, mais pleine de résolution :

—Le quitter ? Jamais, jamais !...

La femme en noir, toujours voilée, avait dit alors en pleurant :

—Aline, puisses-tu ne jamais t'en repentir ! tes parents auront fait leur devoir.

Et elle descendit rapidement l'escalier.

Aline Jacques-Louis verrouilla sa porte, et, se jetant sur la chaise où elle travaillait au milieu d'un parterre de fleurs artificielles et de plumes frémissantes dans un pêle-mêle de tulle et de rubans chatoyants, elle prit son visage dans ses mains, les coudes sur les genoux, et des larmes, d'abord espacées, chaudes et lourdes, telles que les premières gouttes de pluie au commencement de l'orage, filtrèrent entre ses doigts ; un spasme souleva sa poitrine et un râle s'étouffa dans son gosier ; puis de vrais torrents l'inondèrent d'une âcre averse ; l'instinct professionnel lui fit repousser du pied les étoffes soyeuses et les pimpants bouquets, et, se retournant, le front appuyé contre le dossier de sa chaise, les doigts aux barreaux, elle pleura sans

contrainte, éperdument ! Elle éprouva un irrésistible désir d'entendre une voix humaine dans sa détresse, et, tressaillant d'effroi au son au-dessus de sa voix mouillée, elle dit tout haut :

—Cruels, sans pitié !... Ils ne comprennent pas qu'ils me tuent... je les ai pourtant aimés... je les aime encore et eux !... Comment ne comprennent-ils pas que c'est l'orgueil et non leur amour pour moi qui les rend inexorables... Oh ! mon Dieu ! que je souffre... seule, seule au monde, encore quatre ans ! Je n'ai plus de courage... Je suis à bout de forces... Oh ! si je pouvais le revoir !

Des cris, des plaintes de bête traquée agonisant dans la solitude d'un bois s'échappèrent de ses lèvres ; un poids insupportable écrasa sa poitrine, son cœur affolé s'arrêta de battre, elle ouvrit la bouche toute grande pour respirer, mais sans y parvenir ; la souffrance physique effaça toute autre impression : "De l'air ! de l'air !" Elle courut instinctivement à la croisée, l'ouvrit et, affaissée sur l'appui, aspira l'air pur et frais de la nuit, la tête vide de pensées, toute à la sensation bienfaisante de ce souffle vif qui rafraîchissait son front, ses joues cuisantes des coulées corrosives de larmes, et elle ferma les yeux.

Au-dessus des coteaux lointains, dans une traînée d'or pâle où s'alanguissaient les derniers reflets du couchant, l'étoile du soir seule se détachait en transparente lumière d'argent. Aline, en soupirant, souleva ses paupières et l'astre clair lui apparut comme un regard ami consolant et serein, un messager de paix et d'amour : "Notre étoile ! murmura-t-elle, Flitelen !..."

Elle revoit les montagnes, le lac bleu, tout ce séjour en Suisse qui avait été l'apogée de son bonheur et la source de toutes ses peines : le lac des Quatre-Cantons chante à leurs pieds d'inénarrables poèmes d'amour aux rythmes voluptueux ; au-dessus des rochers abrupts et des hauteurs qui surplombent le Grutli, l'étoile du soir sourit à leur bonheur. Ils sont heureux, combien ! Il semble que le monde finit pour eux au contour de la rive qui se noie dans une ombre vaporeuse. Seuls ils existent et vivent dans ce calme village où déjà tout dort...

—J'aime la vie ! s'écria-t-elle. Oh ! si ce moment pouvait durer toujours !... Toujours ?...

Mais le lendemain un télégramme rappelle impérieusement Jacques à Paris.

—Les affaires ! explique-t-il.

Mot fatidique qui, dans son laconisme, a broyé tant de cœurs de femme.

—Il faut retourner à Paris tout de suite.

Jacques a l'air si triste, qu'elle cherche à contenir ses larmes, et pendant qu'elle fait sa malle, après avoir longtemps arpenté la chambre proprette de la rustique auberge, il pose la main sur son épaule :

—Aline, si tu apprenais...

Il se tait, puis reprend avec hésitation :

—Si l'on te disait du mal de moi, m'aimerais-tu quand même ?

—Rien ne me fera jamais douter de toi.

—Et si je... le... méritais ?

—Toi ?

Devant le visage décomposé de son mari elle eut peur, mais sa voix ne trembla pas quand, après un moment de réflexion, elle répondit :

—Même si tu le méritais, je t'aimerais toujours.

Oh ! l'affreux retour, lorsque, à la gare de l'Est, Jacques fut abordé par deux hommes, mis comme des messieurs, mais dont le regard dur et les gestes cauteleux inspirèrent à la jeune femme une involontaire répulsion. Ils accompagnèrent son mari quand il la mit en voiture, et elle se rappelle, comme si elle l'entendait encore, l'angoisse de sa voix quand il lui dit :

—Ces messieurs ont besoin de moi pour une affaire très importante et si pressante, que je crains de ne pouvoir te rejoindre avant demain. Va chez tes parents.

Sur son front elle sentit des larmes...

A ce souvenir poignant Aline ne peut soutenir plus longtemps le regard pur de l'étoile, elle quitte la fenêtre et se jette au pied du crucifix qui surmonte son lit au-dessous de la branche de buis.

—Oh ! Jésus, tu permets à tes saints de racheter la faute des hommes, permets que je souffre et que j'expie pour lui ! Permets que nos souffrances effacent cette tache de notre passé et qu'il ne reste dans notre avenir que l'amour qui nous a soutenus jusqu'ici et qui vaincra !

Une paix ineffable remplit l'âme d'Aline ; toujours agenouillée, elle appuya sa tête sur le rebord du lit et s'endormit.

III

Aline mena cinq ans une vie de travailleuse et de recluse. Dès la troisième année, elle fut obligée, pour contenter sa clientèle, de quitter sa mansarde et de s'installer dans un appartement du quatrième étage de la même maison, prenant successivement deux, trois, et jusqu'à six ouvrières. Cependant sa petite robe de laine noire était toujours la plus simple de l'atelier et sa nourriture d'une frugalité trappienne. Pourtant, vers le milieu de la cinquième année, elle modifia son régime frugal, s'accorda de la viande une fois par jour, supprima les longues soirées qu'elle avait jusque-là consacrées à la création de ses modèles et se permit le luxe de dormir de dix heures du soir à six heures du matin. Au bout de trois mois de relâchement d'austérités, elle constata que le cercle bleuâtre qui agrandissait démesurément ses yeux avait disparu, que ses joues creuses et blêmes s'étaient remplies et colorées d'un reflet de santé.

Enfin, un soir d'avril, lorsque l'atelier fut désert, Aline entra dans sa chambre, baissa les persiennes, comme si elle avait peur d'être surprise ; puis, ouvrant son armoire à glace, en descendit un volumineux paquet enveloppé de mousseline. C'était une robe de mariée en cachemire blanc, une traîne de fleurs d'oranger était restée accrochée à la garniture du corsage. Aline détacha la fleur emblématique, et, avec une impatience de fillette essayant une robe neuve, revêtit la toilette de noce. Il lui fallut relâcher les coutures, le corsage de la jeune fille de vingt ans était un peu étroit pour la femme de vingt-six ans dans l'épanouissement de sa jeunesse ; devant son miroir elle resta perplexe :

—J'ai la même robe, la même coiffure, et pourtant je ne suis plus la même... M'aimera-t-il ainsi ?

L'image reflétée n'était plus celle d'une vierge émue et troublée, mais d'une femme qui avait souffert dans la bataille de la vie, lutté et vaincu, et dont les yeux brun clair exprimaient l'amour conscient et la volonté.

IV

Le 1er mai, le petit appartement de Mme Jacques-Louis prit un air de fête, partout des plantes vertes et des roses sombres.

—Sa fleur favorite, murmura la jeune femme.

Et elle en épingla une touffe sous son menton et à sa ceinture.

Le reflet de l'abat-jour de soie rouge de la lampe fondait en une teinte chaude la robe blanche et les roses qui s'effeuillaient sous l'onduleuse torsade des cheveux châtain.

—Huit heures moins un quart ! se dit-elle à demi-voix ; il m'a écrit qu'il serait là à huit heures précises, et il est si ponctuel.

Vite, elle alla donner le coup de main suprême au dîner qui mitonnait à la cuisine sur le réchaud à gaz, et la dernière touche à la table à deux places, jonchée de fleurs, où la nappe était mise dans un coin de l'atelier.

Elle rentra au salon, la pendule frappa huit coups, et les horloges d'Auteuil et de Passy s'entre-répondirent.

—Il est huit heures !

La jeune femme s'arrêta sur le seuil de l'antichambre, l'oreille au guet ; elle avait cru reconnaître sur l'escalier un pas, combien cher !... Cinq minutes passèrent... Non, elle s'était trompée.

Une angoisse l'envahit.

—S'il ne venait pas !

Elle entendit un souffle imperceptible, quelque chose comme un sanglot dans le lointain, très loin. Elle courut à la porte et l'ouvrit.

Un homme était là. Elle recula. Était-ce là Jacques, son Jacques ?

Le nouveau venu avait les épaules légèrement voûtées, les yeux éteints, vitreux, comme si le regard était rentré et ne voyait plus qu'en dedans ; les joues boursoufflées et flasques, d'une blancheur terreuse, le menton et la lèvre rasés découvraient une bouche exsangue, amèrement plissée.

L'homme referma la porte et, sans lever les yeux sur la jeune femme, entra au salon, elle le suivit tremblante ; elle aurait voulu lui jeter les bras autour du cou, mais elle ne le reconnaissait pas, il lui faisait l'effet d'un étranger.

—Je te fais peur, hein ?... Tu ne reconnais pas ton mari ?... Un joli mari, ajouta-t-il avec un rire sardonique... Un vieillard à trente-cinq ans !

Il enleva son chapeau et montra ses cheveux grisonnants, coupés près, à ras.

—Oui, continua-t-il, un couple bien assorti, toi jeune et belle... Je ne t'ai jamais trouvée si belle ! ajouta-t-il avec irritation.

—Cela te fâche ? murmura Aline d'une ton déconcerté et suppliant.

Elle fit un pas vers lui, les bras tendus.

—Non ! non ! ne m'approche pas..., je suis le paria... Tu ne dois pas me toucher... Vraiment, reprit-il avec colère, as-tu supposé que j'accepterais ton sacrifice ? Tu crois donc que je suis descendu bien bas, que j'ai perdu toute notion de délicatesse et d'honneur... J'ai eu tort de venir, c'était une faiblesse... Tu te serais crue veuve et aurais pu recommencer, ta vie... J'ai mal agi... J'ai voulu te revoir pour la dernière fois... Remplir mes yeux de ta beauté et fuir... m'effacer de ta vie, car je suis indigne de toi.

—Je t'en prie, interrompit-elle plaintivement.

—Aline, cria-t-il avec une énergie brutale, tu es libre, voici ton anneau de mariage, demande le divorce, on te l'accordera bien vite, va... Oublie-moi...

Brusquement, il gagna la porte.

CLARA DELAY.

(La fin au prochain numéro)

FEU M. DAVID FRANCHÈRE

Un ancien et très estimé Canadien-français vient de s'éteindre à Chicago. M. Franchère naquit à Louiseville (F.Q.), en 1817 ; en 1844, il épousait Mlle Mathilde Moffett, avec laquelle il se rendit, dès 1849, à Chicago.

Il fut, on peut le dire, l'un des fondateurs de cette ville devenue la plus grande des États-Unis—mais alors si peu de chose. C'est ainsi que nos Canadiens sont allés, sur différents points des États-Unis, commencer le peuplement de vastes étendues alors inconnues, aujourd'hui si prospères.



Dix ans après, M. Franchère devenait veuf et, durant treize ans, il s'appliqua à former dans le bien et la vertu les enfants qu'il avait eus de ce mariage. En 1862, il épousait, en secondes noces, Mlle Herménégilde Bourque, qui lui survit.

M. Franchère était un chrétien convaincu : il a mérité d'avoir son éloge fait par le R. P. Adam, S. J.

Nous présentons toutes nos condoléances à sa famille.

NOS FLEURS CANADIENNES

LA BRUNELLE.—(Extrait.)

La brunelle est cette plante commune dans nos champs et le long des routes, dont les petites fleurs violettes sont disposées en un gros épi. On la rencontre dans toute l'Amérique du Nord et généralement dans toutes les contrées de la zone tempérée. On l'emploie pour la guérison des ulcères de la bouche et les inflammations des amygdales.



En Europe, quelques variétés de brunelles ont des fleurs blanches ou roses, d'autres de grandes fleurs d'un bleu violet.

Dernier détail : la brunelle est le symbole des plaisirs sylvestres.

*Edz Massicotte*

(Reproduction interdite)

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons reçu une élégante brochure format in-8<sup>o</sup> carré, très bien imprimée, portant pour titre : *Le Moteur Centripète*, par E. d'Odet d'Orsonnens.

Cette brochure, d'un aspect fort engageant, a été imprimée par MM. A. Bureau et frères, 9, rue O'Connor, à Ottawa.

Nous ne pouvons entreprendre l'étude de cette brochure comptant 45 pages de texte, ni suivre l'auteur dans toutes ses descriptions et ses calculs de mécanique : qu'il nous suffise de dire qu'il base le système de son moteur centripète sur la force de l'attraction de la terre—ce qui semblerait indiquer qu'il obtient un mouvement, sinon perpétuel, du moins incessant qu'il peut cependant régler à volonté et même arrêter totalement.

Voilà, certes, une curieuse découverte, qui montre que le génie de l'homme a encore de vastes champs à explorer.

LE RUISSEAU ET L'ÉTANG

L'étang, fier de sa nappe d'eau

Qu'il déployait dans la prairie,

Traitait de fuyard le ruisseau,

Qui lui fit cette répartie :

« Oui, fainéant, je fuis ton sort,

Quand je m'éloigne de ma source ;

De ce limon où ton eau dort,

Je me préserve par ma course. »

COFFIN.

## A LA FRANCE

*France, de mes aïeux douce et belle patrie,  
Je salue et ta gloire et ta mâle grandeur ;  
De ton auguste nom, en mon âme attendrie,  
Je chante avec amour l'immortelle splendeur.*

*Des âges écoulés, j'évoque la mémoire...  
Superbe en tes succès, sublime en tes revers,  
Sans cesse, ton étoile illuminant l'histoire,  
Tu confonds les mortels, étonnes l'univers.*

*Sans nombre sont tes preux, sans nombre leurs prouesses,  
Sous tes rois conquérants on les voit, ces héros,  
Des plus nobles combats respirant les ivresses,  
Guerroyer et lutter sans trêve ni repos.*

*Fidèles à ta foi, les yeux sur ta bannière,  
Leurs fils les plus vaillants s'en vont, sous d'autres cieux,  
Les uns, de ton empire étendre la frontière,  
Les autres, du Très-Haut le règne précieux.*

*Leur grande âme soupire ; à son ardeur féconde  
Déjà sourit au loin un immense horizon ;  
Ils franchissent les mers et, sur le Nouveau-Monde,  
Dirigent de ta gloire un éternel rayon.*

*Enfin du Saint-Laurent les rives étendues  
Contemplant la croix simple et ton noble drapeau ;  
Nos plaines, par ton sang glorieuses rendues,  
Voient surgir pour t'aimer tout un peuple nouveau.*

*France, de mes aïeux douce et belle patrie,  
Je salue et ta gloire et ta mâle grandeur ;  
De ton auguste nom, en mon âme attendrie,  
Je chante avec amour l'immortelle splendeur.*

V. LAFLEUR.

Montréal, avril 1899.

## LE SONNET (\*)

ESSAI DE CRITIQUE SUR M. ARTHUR DE BUSSIÈRES

On raconte que dans les forêts de notre pays il y a des arbres que le vent fait chanter.

Un soir d'été, au coucher du soleil, lorsque la lune agrandit son œil pour regarder ce spectacle, comme l'ouragan se préparait, je me mis à l'abri du feuillage d'un bois de bouleaux pour regarder passer la tempête ; et c'est là que je les ai entendus mélodier leurs hymnes et clamer leurs plaintes au milieu des nuages amoncelés qui se heurtaient en se brisant au sommet de la montagne.

L'oreille collée à l'arbre qui m'était devenu mystérieux, je l'écoutai chanter longtemps et je compris sa chanson.

Dans cette multitude, cette forêt humaine des hommes de la ville, au milieu du bourdonnement des affaires, des cris de charlatans, de crieurs publics, et du frémissement qui les agite dans leur bataille, je me suis mis aussi, un soir, à l'ombre d'un cœur ami, d'un cœur qui chantait la bonté de Dieu, la belle nature, l'espérance de la gloire, le courage de la vie. Il chantait au milieu d'autres hommes qui ne l'entendaient pas et, cet homme était un poète. Je mis mon oreille contre son cœur, avec lui je me plaignis de regarder des nuits sans étoiles, et des jours sans soleil, et je compris sa chanson.

Et c'est cette chanson qu'il m'a répétée tant de fois que je vais essayer timidement de faire apprécier au lecteur.

Si je me fais presque une gloire de l'aimer, je vais essayer de justifier ma présomption, hasardeuse peut-être, en faisant un essai de critique sur son œuvre ; car il a une œuvre.

L'amitié qui nous lie ne m'empêchera pas de le juger impartialement. La critique, d'abord, ne consiste pas à déchirer celui qui en est l'objet ; son devoir est d'essayer de tracer une ligne de démarcation entre les qualités et les défauts de l'œuvre ; de faire ressortir la valeur des qualités sans négliger de relever les défauts qui font mieux apprécier les beautés réelles qui découlent des contrastes de la pensée qui n'atteint jamais la perfection et accuse les défauts de ses qualités en littérature.

(\*) Tous droits réservés.

La critique peut dévoiler des beautés inconnues au lecteur ; elle ne juge et ne doit juger le poète que pour le faire valoir davantage, puisqu'elle ne critique rien qui soit sans valeur.

La louange n'est donc pas le diapason qui règlera la tonalité de cet essai de critique. Non ! la louange, je la déteste pour les autres, ne l'aimant pas pour moi-même, je l'ai toujours détestée, méprisée, dédaignée, car je sais qu'il faut souvent la recevoir sans pouvoir s'y fier.

La musique des vers, sans doute, peut avoir des secrets que je ne sache pas ; aussi, je n'y toucherais pas trop et pas assez pour que je mette "mon scalpel dans un morceau de bois."

C'est donc d'un poète que je parlerai.

Si vous me demandez la preuve qu'il est poète, je vous répondrai : écoutez, car lui-même vous la donnera par ces strophes :

*Lorsque j'étais enfant, mon âme solitaire  
Aimait le songe vague auprès des églantiers  
Où mes pas lents foulaient, en tournant les sentiers,  
Les herbes et les fleurs que me faisait la terre.*

*Et je cherchais toujours, rêvant des jours entiers,  
Le front enseveli dans quelque grand mystère,  
Pendant que s'éveillaient sous ma prunelle austère  
Des nids pourprés à l'aube, où, merles, vous chantiez.*

*Et quand les feux du soir aux voûtes triomphales,  
Ainsi qu'un sable d'or roulant sur les rafales,  
Tourbillonnaient grandis dans l'orbe éblouissant ;*

*Ne sachant même pas les temps et leurs désastres,  
De la scène ébloui, poète adolescent,  
J'accoutumais mon cœur au flamboiement des astres.*

Vous le voyez, il croit que la nature fait des spectacles pour lui ; que la terre fait épanouir des fleurs pour parfumer son existence ; que le soleil est la chaleur de son cœur, que la nuit garde la sérénité de son âme et le sommeil l'illusion de son rêve. On sent qu'il a vécu dans la nature, qu'il aime à chanter, et à ciselier dans le cadre d'un sonnet.

Ne voilà-t-il pas un poète ?

M. Arthur de Bussièrés ne nous a donné jusqu'ici que des sonnets.

Il ne faut pas l'en blâmer : il a une lyre ; il la connaît : il sait quelle en est la corde la plus parfaitement vibrante et celle qu'il a su jusqu'aujourd'hui faire chanter le plus harmonieusement, le plus poétiquement, c'est dans ses sonnets qu'il nous l'a livrée.

D'ailleurs, l'instrument a beau différer de forme et de gravité, la musique est la même, et c'est toujours de la musique. Cependant, il y a des musiciens pour tous les instruments. Mettez une viola entre les mains d'un virtuose, qui ne peut vraiment donner toute son âme que par le violon, il jouera bien la viola, mais malgré lui, et peut-être, en vous-même, condamnant votre caprice, vous reprocherez-vous de l'avoir forcé de prendre un instrument dont il ne connaît pas tous les secrets, malgré le peu de différence qu'il y a entre la viola et le violon.

Notre jeune poète nous a donc habitués à n'entendre et à ne nous faire lire que des sonnets ; des sonnets qui sont des descriptions vibrantes, des sonnets qui chantent ou des sonnets qui pleurent avec une mélodie sanglotante. Pour moi, je ne conseillerai jamais à mon voisin de jouer d'un instrument qu'il ne connaît pas ; je le répète donc, quelle que soit la forme ou la grandeur des moyens de la poésie, par lesquels ils diffèrent entre eux, la Muse, si elle existe, reste toujours la même.

D'ailleurs j'aime, comme vous, à entendre les faibles échos des petites voix clamant avec une sourdine une grande idée ou une mélancolique rêverie ; j'aime aussi le crayon de l'artiste qui donne l'illusion d'une toile immense et grandiose dans un simple dessin. Le sonnet donne cette satisfaction ; il sait en magnifiant les sons, faire surgir des pensées qui nous étonnent, parce que son cadre étroit ne nous promet jamais ce que nous y pouvons trouver de poésie et de musique, je pourrais ajouter de virtuosité de langage. Le sonnet a eu beaucoup de difficulté à naître au Canada. Certains littérateurs lui ont fait souvent risette, et les ciseleurs en ont peut-être éprouvé du

dégoût. Pour moi, cependant, j'aime mieux les pires sonnets que les plus savantes et les plus belles grammaires, ces dernières demandent une autre disposition d'habileté et d'esprit naturel mais moins d'étude. Il suffit d'avoir un visage bien approprié à l'expression grimaçante qu'on veut rendre.

On a satirisé le sonnettiste, on l'a mis sur la sellette comme un mauvais génie, qui travaille et s'évertue dans le silence du cabinet à chercher une espèce de pierre philosophale, une mine riche, une mine d'or, cependant peu estimée à son juste prix. Un de nos contemporains qui a fait des vers, tenta de faire un sonnet sur la difficulté du sonnet même. Et il ne réussit qu'à faire un mauvais sonnet, ce qui fut peu concluant.

Le dernier vers qui vise un tour satirique à la Boileau se lit ainsi :

" Il est mille moyens plus aisés d'être sot."

Non ! mais à mon humble avis, il est mille moyens plus aisés de faire de la poésie ! les grandes ailes des petits talents battent de pesantes satires quand elles se sentent vaincues par la lourde difficulté du sonnet. Le sonnet doit sonner comme son nom le dit très bien. Pour réussir un sonnet, il faut avoir du cœur ou de l'esprit, ou bien être peintre, c'est-à-dire connaître les mots qui ont de la couleur ; il faut être musicien harmoniste, c'est-à-dire connaître la sonorité des mots : et, de plus, il faut savoir employer les épithètes de manière à ce qu'on ne puisse pas les enlever sans démolir le vers, dont très souvent, trop souvent aussi, elles sont comme le point d'appui.

Mais il y a diverses espèces de sonnets outre le mauvais et le bon. Il y a le sonnet essentiellement descriptif où le poète ne peut être que peintre et coloriste. Il y a aussi le sonnet philosophique où l'idée prédomine. Je ferai remarquer que dans ce dernier les épithètes sont très rares, tandis que dans le premier elles abondent.

Est-ce un défaut ? je ne le crois pas. En poésie l'on peut dire que le verbe et le substantif sont les couleurs, et que les épithètes en sont les nuances. L'on a fait, cependant, de très beaux sonnets en mêlant les deux procédés. Mais il ne faut pas penser que c'est une mince affaire d'aligner les mots et de faire rimer des adjectifs ! beaucoup y ont perdu leur latin, et ceux qui n'en avaient pas, leur temps.

Pour faire un bon sonnet, il me semble qu'il faut avoir une grande délicatesse d'âme, parce que le sonnet est la pièce la plus délicate, et par cela même la plus inabordable en poésie.

On a employé le sonnet pour faire des compliments aux dames de la Renaissance ; pour badiner avec celles de l'hôtel Rambouillet ; pour faire des épigrammes aux bourgeois ; Pétrarque s'en est servi pour chanter son amour platonique ; Musset pour témoigner sa reconnaissance à ses amis.

Depuis ce temps, le sonnet a changé de style. Aujourd'hui l'on en fait des tableaux, et l'on pense en sonnet ; on tâche de leur faire dire les choses les subtiles et les plus fines, les plus rares et les plus tourmentées. Il est à la mode du jour ; et malgré que M. Arthur de Bussièrés ne la suive pas habituellement, il est à la mode en littérature en écrivant des sonnets.

Le sonnet chez lui a pris un air paysagiste. Il aime à peindre en chantant. C'est le trait caractéristique de tous ses sonnets. Il n'y en a pas un qui ne soit absolument le développement d'une pensée, même lorsqu'il veut s'y arrêter. Il est obligé de peindre. Il voit trop de choses sous ses yeux, et son pinceau est trop riche pour qu'il puisse s'arrêter à penser. Il voit et il peint. Et l'on a toujours à la fin du sonnet un grand vers, et un grand coup de pinceau qui parachève la toile. Il ressemble en cela sans doute à M. José-Maria de Hérédia. Je dis qu'il lui ressemble, je ne dis pas qu'il l'imité ; et quand ce serait, ces vers lui appartiennent, et je ne risque pas trop en disant que le poète français n'y trouverait pas grand'faute.

M. Arthur de Bussièrés sait très bien voyager dans les livres. Il a lu beaucoup de récits de voyages, il en a lu sur le Japon, la Chine, l'Espagne et l'Italie, c'est

dans ces lectures qu'il a pris les thèmes de ses sonnets exotiques et descriptifs, et dont voici, il me semble, le meilleur :

KITA-NO-TENDJI

C'est un temple de pierre aux structures énormes,  
Dont les contours pesants masquent des horizons :  
Granits, marbres en blocs, pylones à foisons,  
Flanqué d'ombres. Autour, des cèdres ou des ormes.

Dans les reflets mourants des vastes floraisons  
De chysanthèmes d'or aux sépales difformes,  
Triste, ainsi que ces dieux immobiles de formes,  
Un vieux bonze accroupi pleure des oraisons.

Kita-no-Tendji dort. Ni les voix de l'enceinte,  
Ni les bruits éternels de Kioto la sainte,  
Ne troublent la lourdeur de son divin sommeil.

Mais, les temps l'ont penché vers l'abrupte colline,  
Il chancelle : pareil au vieillard qui décline  
Sous les grands rayons roux de l'hivernal soleil.

Cette merveille du Japon est un grand et beau sonnet. C'est une peinture que le poète a rêvée et que le peintre pourrait exactement fixer sur la toile.

C'est un temple ; on y voit le Bouddha, le bonze qui pleure des oraisons ; ce temple est vieux, il chancelle et le soleil seul voit le spectacle de cette ruine qui va tomber. Toute cette matière est idéalisée et vit. Je ne crois pas qu'au point de vue de la forme, de l'agencement des mots sonores et des rimes riches, claires et choisies, M. de Bussières ait fait un sonnet plus réussi. Il a peut-être trouvé des effets de mots plus rares, des sonorités plus riches, des harmonies plus réellement imitatives ; mais, il n'a jamais pris sur le vif, et fait vivre une matière plus grandiosement que ce temple japonais. Il a réalisé ici le mot d'Horace : *ut pictura poesis*. Et, si vraiment la poésie est dans la peinture, elle est ici, (et de là on peut déduire que M. de Bussières est poète.)

Si nous retranchons un mot, une rime de ce temple bâti avec des mots sur les quatorze piliers du sonnet, le temple qui chancelle tombera ; mais, maintenant que nous avons le sonnet, il peut s'écrouler.

Il y a un petit détail, cependant, qu'il est bon de remarquer, c'est que le poète a pluralisé un adjectif et que le sonnet ne s'en porte pas mieux. Je ne puis le lui reprocher, n'ayant pas moi-même d'opinion formelle accréditée sur la nécessité d'une consonne qui ne sonne pas dans cet adjectif : à *foisons*. Un peintre ne fait pas que des grands tableaux sombres où plane le sourire mourant du soleil qui décline, il fait aussi du paysage, et nous allons, si vous le voulez bien, aller en Castille. Ce n'est pas loin.

*Henry Regardius.*

(La fin au prochain numéro)

## LES SOIRÉES DE FAMILLE

Tous les amateurs de théâtre et des choses de l'art connaissent sans doute M. Gustave Comte, un des rédacteurs du *Passé-Temps*, l'organisateur des entrées aux Soirées de Familles, le chanteur et le littéraire sympathique, que l'on a pu entendre et juger en maintes occasions. Il chante comme il écrit, avec son âme et science, et nous sommes heureux de constater que le public pense de même, puisqu'il s'est porté en foule à la soirée donnée à son bénéfice.

Nous lui demandons, à ce public reconnaissant, de ne pas s'arrêter en si bonne voie et de ne pas ménager son encouragement à Mlle C. Reid, au bénéfice de laquelle sera j usée la prochaine Soirée de Famille. Mlle Reid a des qualités d'artistes indiscutables et elle a remporté différents succès sur notre grand théâtre national.

Active et zélée, elle a été de toutes représentations et mérite bien, à tous les points de vue, la belle renommée qu'elle s'est acquise par son jeu sobre, consciencieux et vrai.

## LES SOIRÉES DE FAMILLE.—NOS ARTISTES



M. GUSTAVE COMTE

### L'INCENDIE

Le dimanche 1e mai, les avertisseurs électriques annonçaient par toute la ville de Montréal qu'un incendie s'était déclaré coin des rues Sainte Catherine et Saint-Urbain.

En cet endroit s'élevait — ou plutôt s'élevait un superbe bâtiment construit primitivement pour y former les pauvres petits orphelins — une maison dans le genre des admirables maisons de Dom Bosco.

Quelque-uns prétendent que cette institution éminemment sociale dut cesser, parce que des industriels et des sociétés ouvrières, effrayés à la pensée d'une concurrence qui n'existait que dans leur imagination, en réclamèrent la suppression — disent nos confrères.

Nous savons que la Charité, cette vertu qui constitue la plus haute et la plus noble des perfections de Dieu, est sur le point de quitter la terre et de remonter au ciel : que le Bon Dieu me le pardonne, mais je m'imagine parfois qu'elle n'en est descendue qu'à regret, tandis que sa lenteur à se détacher de notre globe devrait me prouver qu'elle aime même les imbéciles égoïstes que nous sommes !

Si je pense aux pauvres petits êtres que certaines dames, animées encore de la plus aimable des vertus ; si je songe aux appels suppliants que leur présidente, Madame Préfontaine, la noble épouse du Maire de Montréal, jette en vain aux échos du pays ; si je réfléchis que des centaines de petits innocents se voient condamnés à mort par les riches insouciantes, égoïstes, par une municipalité sans entrailles, par un gouvernement local sourd à toute supplication, insensible à toute mesure touchant et tendant au bien-être moral de la société, oh ! alors, je crois vraiment que Dieu, fatigué de l'écœurante stérilité de nos cœurs, nous a retiré cette part de lui-même, que lui-même, Jésus-Christ, nous avait laissée pour notre bonheur, et je dis : *Nous sommes maudits !*

Car il est maudit de Dieu et des hommes, celui qui ne sait être charitable : les exemples en abondent — combien n'en ai-je pas eu de preuves, dans mes nombreux voyages — !

Les appels réitérés des avertisseurs électriques amenèrent bientôt tout le service des incendies ; mais les flammes tourbillonnaient, mugissaient puissantes, calcinant la pierre, tordant le fer, déchiétant en crépitements saccadés, poutres, chevrons, planches, bois de toute sorte...

Le soir, il restait quelques murs noirs, un tas de cendres.

C'était tout.

Aucun accident ne se produisit.

FIRMIN PICARD.



Photo Laprés & Lavergne

Mlle CLARA REID

### POUR LA PREMIÈRE FOIS

A mon cher petit neveu Emilien.

" O saint autel qu'environnent les anges  
Avec transport aujourd'hui je te vois.  
Ici moi Dieu l'objet de mes louanges,  
M'offre son corps pour la première fois.

Dans l'attente d'un événement exceptionnel, d'une visite extraordinaire, combien de fois ne s'est-on pas écrié : " Ce moment n'arrivera donc jamais ! " — N'en a-t-il pas été ainsi pour toi et tes camarades, enfant, pendant la période préparatoire au jour trois fois heureux de la Première Communion ?

Eh bien ! elle est enfin venue, cette heure sainte que tant de jeunes cœurs, brûlants de désir, appelaient de tous leurs vœux. Docile à la voix de son ministre, le Dieu du Tabernacle s'est laissé déposer par sa main sur des lèvres pures qui le reçoivent avec amour : le ciel s'entr'ouvre, à cet instant suprême, pour permettre à la cour céleste d'être témoin du bonheur de ces chérubins de la terre, bonheur que les anges eux-mêmes n'ont jamais goûté et dont le spectacle ravit tous les saints.

C'en est fait : le Jésus de l'autel, sous les voiles immaculés de l'hostie, a tout donné : son corps, son sang et sa divinité aux nouveaux communicants. Et, souvenez-vous, chers amis, que le bon Maître renouvellera cette immolation de lui-même chaque fois que vous viendrez vous nourrir de la manne céleste.

Ah ! je n'en doute pas : vous ferez vos délices de venir vous agenouiller à la table sainte. Vous mangerez souvent de ce pain qui fait les forts : ce ne sera plus vous qui vivrez, mais Jésus-Christ qui vivra en vous, et vous repousserez alors victorieusement les tentations de l'Esprit malin qui rugit de désespoir de voir vos jeunes cœurs transformés en tabernacles vivants de l'adorable Eucharistie.

Mais il me semble que, quand bien même vous multiplieriez les communions, votre âme ne sera pas inondée de joies aussi ineffables qu'au jour le plus beau de votre vie, où vous êtes allés, petits enfants purs et timides comme des colombes, sous le regard attendri de vos parents, prendre part au Banquet sacré pour la première fois.

MARIE AYMONG.

D'un système, il n'y a jamais que les morceaux qui soient bons. — F. BRUNETIERE.

La terre a soif de pluie et l'homme de justice. — EMILE DESCHANEL.

Il y a peu de gens de bien, parce qu'il y en a peu qui ne fassent que ce qu'ils doivent.





LE TSAR OFFRANT A L'HUMANITÉ LA PAIX.—DESSIN DE DAMBLAN

## M. EDOUARD ROD

Nos lecteurs auront lu ou entendu les conférences de M. Ed. Rod. Nous regrettons vivement que le manque de temps et le mauvais état de notre santé ne nous aient pas permis de suivre nous-même ces conférences, mais nous croyons devoir signaler à ceux qui nous lisent un excellent article d'un très savant écrivain. Cet article a pour titre : *Edouard Rod, Critique du conférencier*, et a été publié dans la *Presse* du 2 mai courant.



M. Ed. Rod est Suisse de naissance ; il est né à Nyon en 1857 et a débuté dans la littérature française en 1879. Il est venu à Montréal après avoir donné des conférences à l'Université d'Harvard et à Chicago. Il a aussi visité les différentes villes des États-Unis et doit, dit-on, se rendre à Ottawa.

## PREMIÈRE COMMUNION

*A ma sœur.*

Pour bien écrire d'une première communion, ne me faudrait-il pas l'inspiration d'un ange et la plume d'or d'un séraphin ? Pour essayer de peindre l'ineffable bonheur d'un si grand jour, ne me faudrait-il pas le pinceau habile d'un archange ou bien les accents rythmés d'une lyre sainte ?

Comment essayer de dire en prose toute la poésie touchante d'un pareil jour !

Comment célébrer dignement, avec une plume profane, la majesté d'un Dieu quittant son trône de gloire, déposant en son palais sa couronne de roi pour venir, entre la simplicité et la grandeur, se donner pour une première fois à des âmes d'enfants !

Prodige sublime !

L'autel est orné de fleurs : on a fait à Jésus un chemin de roses et de lys, de primevères et de myrthes fleuries. Le sanctuaire est presque devenu semblable à un bosquet, tant les jardinières religieuses ont disposé là de plantes superbes. L'air est tout imprégné de senteurs embaumées. Les jolis lilas de mai mêlent à l'encens leur parfum suave qui monte au ciel avec la prière des enfants ; puis l'orgue chante.

Des voix émues disent à Dieu une hymne de gloire, et dans la nef une foule recueillie attend anxieuse le moment béni de la Sainte Communion.

Les instruments et les voix se taisent. Un silence aussi majestueux que celui des grandes mers dans un jour de calme règne au temple : l'on n'entend que le bruit des chaînes d'argent, des encensoirs qui montent et s'abaissent, s'élèvent et retombent encore, puis la voix du prêtre qui, debout près du marbre de l'autel, dit en montrant l'Hostie Sainte : *Ecce Agnus Dei.*

Hélène est là, à la table Eucharistique, les mains jointes, la tête légèrement inclinée, vêtue de blanc comme un ange, et si heureuse sous son long voile !

Puis tout près, sa mère, émue de bonheur et de joie, n'ayant au cœur qu'une pensée, qu'une ivresse : Dieu et sa fille.

Le ciel est sur la terre. Oui, en effet, le ciel est sur la terre ! Le ciel a visité la terre ! Jésus est descendu ; Il est venu répandre, avec un bonheur inex-

primable, une joie indicible en ces cœurs d'enfants candides et purs qui ont senti leur âme se dilater sous les baisers de l'Hostie Sainte.

Dieu incommensurable et puissant est venu, les mains pleines de grâces et de faveurs, bénir et fortifier ces anges de la terre, lui appartenant sans retour !

Et en face de ce bienfait immense, dites-moi, oh ! dites-moi quel accent humain sera jamais capable de bien rendre une grâce aussi ineffable, un prodige aussi sublime !

Ottawa, 1899.

JANVIERE.

## NOS HOMMES D'AFFAIRES

M. S.-A. LAROSE

La galerie de portraits de nos hommes d'affaires, que nous avons inaugurée dans notre précédent numéro, nous a valu une légion de nouveaux abonnés et les compliments les plus flatteurs.

Il est de coutume, dans un journal, de s'occuper exclusivement de nos hommes politiques, mais LE MONDE ILLUSTRÉ sort des vieux sentiers afin de pouvoir offrir à ses milliers de lecteurs du nouveau, qu'il doit prendre dans les choses qui les touchent de près.

Le cadre de nos illustrations ne doit pas servir uniquement aux politiciens qui occupent sérieusement le public à l'époque des élections seulement, mais il y a aussi une classe d'hommes qui intéresse le public davantage : ce sont nos hommes d'affaires, nos hommes avec qui nous sommes ou pouvons être en contact chaque jour.

Disons-le carrément, nos hommes d'affaires sont trop peu connus sous le rapport personnel. Il y a parmi eux des talents cachés et d'un mérite réel ; il y a chez eux l'esprit public qui sert au développement d'un pays, il y a surtout l'action qu'on ne rencontre pas chez tous les politiciens.



Photo Archambault

Au nombre de ces hommes à l'esprit large, de ces modestes qui poussent à la roue du progrès, mentionnons M. S.-A. Larose qui dirige avec succès cette maison de nouveautés, *Le Grand Magasin de l'Ouest*, rue Notre-Dame Ouest, établie depuis peu et jouissant déjà d'une vogue considérable dans une région de Montréal où le commerce menaçait de s'éteindre.

Grâce aux qualités administratives de M. Larose ; grâce à son initiative, grâce à son *go-ahead* tout à fait américain, grâce à sa confiance inébranlable dans la résurrection commerciale de cet ancien bourg de Montréal, M. Larose assiste au succès grandissant de son commerce, au développement de sa localité, et au triomphe de ses idées progressives.

M. Larose est un jeune, il appartient à l'école nouvelle qui marche d'après l'ancien dicton toujours vrai et toujours nouveau : "Aide-toi, le Ciel t'aidera."

Il débuta sans le sou, se fit un cercle de bons amis, travailla avec acharnement et possède aujourd'hui un commerce florissant, un crédit solide et une réputation enviable.

Bref, M. Larose a grandement mérité son succès et toute la population du quartier lui sait gré de l'avoir dotée d'un magnifique établissement.

Aussi sa popularité grandit-elle chaque jour.

## PRIMES DU MOIS D'AVRIL

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois d'AVRIL qui a eu lieu samedi, le 6 mai, a donné le résultat suivant :

1 <sup>er</sup> PRIX	No	17,121....	\$50.00
2 <sup>e</sup>	No	26,214....	25 00
3 <sup>e</sup>	No	35 913....	15 00
4 <sup>e</sup>	No	754....	10 00
5 <sup>e</sup>	No	49,127....	5 00
6 <sup>e</sup>	No	8,301....	4 00
7 <sup>e</sup>	No	75....	3 00
8 <sup>e</sup>	No	18,142....	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

51	6,402	15,121	23,715	32,438	41,717
226	7,073	16,384	24,146	32,912	42,073
1,185	8,941	16,737	24,870	33,429	42,345
1,424	9,129	17,729	25,116	33,742	42,851
1,843	10 185	18,531	26,030	34,108	43,172
1,972	10,944	19,914	26,342	34,523	43,614
2,010	11 241	20,159	27,589	35,152	43,927
2,106	11,714	20,370	28,747	36,324	44,115
2,763	12,302	21,435	29 353	37,283	44,324
3 028	12 829	21,743	30,204	38,412	45,611
3 514	13,164	21,918	30,912	39,141	46,723
4 175	13,936	22 121	31,217	40,276	47,110
4,512	14,127	22,352	31,533	40,529	48,331
4,727	14 695	23,123	32,120	41,315	49 127
5,135	14 912				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois d'AVRIL, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre bleue, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

## ANECDOTE

Dans ses *mémoires*, M. Ph.-A. de Gaspé raconte l'amusante anecdote que voici, dont les personnages sont lord Dorchester, ancien gouverneur du Canada, et le capitaine Gouin, ancien et respectable cultivateur de la paroisse de Sainte-Anne de la Pérade. Le capitaine Gouin a la parole :

Je conduisais lord Dorchester dans ma carriole, par un froid du mois de janvier à faire éclater une église, lorsque je m'aperçus qu'il avait le nez aussi blanc que de la belle crème. C'était un maître nez que celui du gouverneur ! Je puis l'affirmer sans manquer à sa mémoire, car c'était un brave homme, aussi poli avec un habitant que s'il eût été un gros bonnet. C'était un plaisir de jaser avec lui ; il parlait français comme un Canadien ; et une question n'attendait pas l'autre.

—Excellence, que je lui dis, sauf le respect que je vous dois, vous avez le nez gelé comme un grêlon.

—Que faut-il faire alors ? me dit le général, en portant la main à la partie endommagée, qu'il ne sentait pas plus entre ses doigts que si elle eût appartenu à son voisin !

—Ah ! dame ! voyez-vous, mon général, je n'ai encore manié que des nez canadiens : les nez anglais c'est peut-être une autre paire de manches.

—Que fait-on dans ce cas, me dit le gouverneur, à un nez canadien ?

—Un nez canadien. Excellence, c'est accoutumé à la misère, et on le traite assez brutalement en conséquence.

—Supposez, dit le général, que le mien, au lieu d'être anglais, soit un nez canadien !

—Oui, Excellence, mais il se rencontre encore une petite difficulté ! Tous les Anglais n'ont pas l'honneur de porter un nez de gouverneur, et vous sentez que le respect et la considération...

—*Goddam !* dit lord Dorchester, perdant patience, allez-vous en finir avec vos égards pour mon pauvre nez, qui est déjà dur comme du bois ? je vous dis de me faire un remède que vous connaissez, si vous l'avez sous la main.

—Oh ! là n'est pas la difficulté, Excellence ; il n'est pas nécessaire d'en faire une provision avant de se mettre en route, j'en ai trois bons pieds de cette médecine sous ma carriole, elle ne coûte pas tant que celle des chirurgiens.

—Comment, dit le lord, c'est la neige ?

—Certainement.

—Allons, vite au remède, avant que le nez me tombe dans la carriole.

—Je n'ose, dis-je ; le respect, la considération, que je dois à votre Excellence...

—Voulez-vous vous dépêcher, bavard infernal, qu'il me dit.

Quand je vis qu'il se fâchait, lui si doux, si bon, je commençai la besogne en conscience, et avec quelques poignées de neige, je lui dégelai le nez comme père et mère ; mais il faut avouer que j'en avais plein la main, de ce nez de gouverneur !

THEATRES

THÉÂTRE FRANÇAIS

*My Partner*, une pièce qui a valu à Louis Aldrick, le succès et la renommée, est donnée cette semaine au Théâtre Français. Cette pièce fut représentée pour la première fois au théâtre du Square Union, New-York, il y a environ quinze ans. Le succès fut si prodigieux que *My Partner* fut donné pendant une année entière.

Cette pièce a été écrite par M. Bartley Campbell et c'est, de l'avis des connaisseurs, son chef-d'œuvre. Elle abonde en scènes émouvantes que savent très bien rendre les acteurs qui figurent au programme : MM. Benjamin Horning, Walton Townsend, Thomas McGrane, etc., etc. Du côté des femmes les rôles sont aussi bien distribués.

MONUMENT NATIONAL

Jamais soirée de famille n'a attiré autant de monde que la représentation du *Maître de Forges* de Georges Ohnet. La tentative semblait au-dessus des forces de nos braves acteurs, cependant ils s'en sont tirés avec honneur. Mmes Gingras et Chapdelaine, et Mlles Reid et Mallette, MM. Laramée, Roy, Duhamel, Bédard et autres, se sont montrés dignes des plus grandes scènes. Certains dialogues entre Mme Gingras et M. Laramée, ont soulevé des tempêtes d'applaudissements. L'auditoire sentait que ces acteurs jouaient avec un accent de vérité admirable et il les acclamait avec enthousiasme. Bref, c'est un succès sans précédent.

Nous voudrions bien qu'il se répâtât la semaine pro-

chaine, alors que la soirée du 11 mai sera donnée au bénéfice de notre charmante actrice, Mlle Clara Reid. Pour l'occasion on jouera deux jolies pièces : *Le Passant*, ce chef-d'œuvre de François Coppée, et *Le Gentilhomme Pauvre*, cet admirable drame dont tous les connaisseurs s'accordent à faire l'éloge.

Aucun des acteurs du Monument National, ne mérite plus l'encouragement des habitués que Mlle Reid, qui n'a cessé de se dévouer pour tous, depuis qu'elle a débuté. C'est pourquoi nous pensons qu'il ne serait que juste que le public le lui témoignât d'une façon appréciable en y assistant en aussi grand nombre que possible. Les soirées achèvent leur temps, profitons-en.

LA JEUNESSE

Ce sont les sots qui disent que l'âge de la jeunesse est fait pour qu'on s'amuse. Le jeune âge est fait pour qu'on y prenne de bonnes habitudes qui puissent être utiles pendant le reste de la vie, et pour qu'on acquière des connaissances, grâce auxquelles on pourra remplir honorablement la carrière que les aptitudes auront porté à choisir. C'est à cela qu'il convient de songer avant tout ; d'autant plus que le bonheur n'est point incompatible avec le bon emploi de la jeunesse. Bien au contraire, les jeunes gens dont la vie est un mélange d'occupations et de plaisirs simples, ont en sommes plus de jouissances que les jeunes gens les plus dissipés. C'est la vie simple, ce sont les occupations utiles qui font goûter les moindres délassements, tandis que les divertissements ne sont autre chose qu'une broderie sur un fond d'ennui.



# Votre Maison est-elle bien garnie ?

Vous faut-il des Tapis, des Prelarts, des Rugs, des Paillasons, des Portières, des Rideaux et autres fournitures de maisons qui embellissent et donnent le confort au logis ? Nous avons à très bas prix tout ce qui fait le joli "chez soi," l'intérieur heureux ?

**Tapis Tapestry**, dessins des plus nouveaux et différentes qualités suivant les prix qui varient de... **25c a 90c**

Aux acheteurs qui veulent des tapis durables, jolis et nouveaux, nous faisons un devoir de leur recommander nos tapis de 40c à 60c, de fabrication à toute épreuve.

**Bruxelles**, importés directement d'une fabrique renommée. Immense variété de jolis modèles aux nuances veloutées, de... **85c a \$1.25**

**Prelarts**, Anglais, Américains et Canadiens—une légion de modèles et de qualités depuis... **20c a \$1.00**

Toutes les largeurs.

Prélarts à Escalier, largeur 1/2, 3/4, 1 et 1 verge.—A très petits prix.

Grands "Rugs" de \$4 à \$15 suivant la grandeur. Spécial de 12 pieds par 16 pieds à... **\$7.00**

Coco Matting, largeur 1/2, 3/4, 1 et 1 verge. Qualité extra et bas prix.

**Rideaux** en Chenille, Damas, Dentelles. Rideaux pour portes d'arches, deux fois la largeur ordinaire.

Riche collection à des prix éclipsant tout ce qu'on offre ailleurs.

**Rideau Nottingham**, très complet et des plus jolis. **50c a \$3.00**

**Poles a Rideaux, etc.** Un choix immense de couleurs, de qualités, de grosseurs et de prix.—Avec les ornements les plus nouveaux et tous les accessoires. Le plus bel assortiment de Montréal.

**Balais à Tapis ou balais roulants**, de... **\$2 à \$3.50**

Très bon marché à ces prix. Pas de poussière avec ce balais très économique, car il dure des années.

Une masse d'autres fournitures à des prix exceptionnels durant ce mois.

**Letendre & Arsenault, 1493 rue Ste-Catherine, Près rue Wolfe.**

## UN CONSEIL AUX FEMMES.

AU JOUR DE GRAND LAVAGE ET DE NETTOYAGE

# .. EMPLOYEZ LA SILVERINE ..



Aucune tache, aucune saleté ne résiste à l'action de la SILVERINE, et ce sans détériorer le linge, les meubles et les prélaris, et sans danger aucun pour la personne.

La SILVERINE est absolument hygiénique et c'est la plus recommandable de toutes les préparations du genre. Un bol à thé de SILVERINE dans une bouilloire d'eau suffit à faire un lavage considérable, sans fatigue aucune.

**SILVERINE COMPANY, 1427 Rue STE-CATHERINE.**

Tél. Bell, Est 836.

On a besoin de représentants responsables pour les différentes villes du Canada

## LÉGENDE DE BESSARABIE

LE CROM-LECH

La frontière de Russie, qui longe le Pruth, est, comme la Moldavie, sa voisine, fertile en légendes. Aux environs de Kich'nef, chef-lieu de la Bessarabie, on montrait, il y a un certain nombre d'années, les vestiges d'un crom-lech, dont une partie des pierres avaient été enlevées sans doute pour servir de limites à des champs.

On sait que l'on désigne par ce nom un cercle formé par des pierres droites ou menhirs, au centre duquel s'élève un menhir plus élevé.

Les savants ont beaucoup disputé sur la signification de ces étranges monuments des âges préhistoriques, mais, en l'absence de documents écrits, la querelle est restée pendante. L'imagination populaire, où la science reste muette, a des explications qui, pour n'avoir point une patente officielle, n'en sont pas moins souvent ingénieuses. C'est ainsi que les paysans de Bessarabie ont donné à leur crom-lech une origine merveilleuse que traduit ainsi la légende.

Aux temps anciens, la vieille femme qui avait pour fonction de servir d'intermédiaire entre les familles pour la conclusion des mariages alla trouver les parents de Serge Nareji.

« Je connais, leur dit-elle, une jeune fille bien apparentée, à qui son père donne une dot de mille roubles ; votre Serge est maintenant un homme fait, il faut lui faire épouser Prascovia Korow. »

Le père de Serge, après avoir écouté cette proposition, versa à la marieuse un verre de slivovitz, liqueur avorite du pays, prit quelques informations sur la future, et déclara qu'il donnerait à son fils une dot égale à la sienne.

« S'il en est ainsi, reprit la vieille, vous pouvez considérer l'affaire comme conclue. »

Le vieux Nareji lui mit alors cinq roubles d'argent dans la main, et la marieuse sortit satisfaite du résultat.

Le lendemain, les deux familles se réunirent chez les parents de Prascovia ; les deux fiancés furent présentés l'un à l'autre, s'entretenirent quelques instants dans un coin de la chambre, et, finalement, dirent qu'ils se convenaient.

On fixa le jour de la noce, et ce temps fut employé aux préparatifs de la toilette de la mariée, affaire importante principalement en Bessarabie, où les jeunes filles dépensent, pour cette occasion unique, des sommes considérables.

La noce fut brillante, et le seigneur du district daigna même l'honorer de sa présence. Rarement on avait vu dans le pays une plus charmante réunion de jeunes filles aux longues tresses nattées avec des rubans, aux jupons bariolés, aux corsets lamés d'argent fin, et dont les pieds étaient emprisonnés dans d'élégantes petites bottes en cuir de poulain.

Les jeunes garçons qui leur donnaient la main pour danser au son de la *balalaïka*, sorte de guitare primitive, avaient également revêtu leurs plus beaux costumes. Vers minuit, selon la coutume, les danses prirent fin, et l'on se forma en cortège pour conduire les époux à leur nouvelle demeure. Les libations avaient été nombreuses pendant les repas et le bal qui avait suivi, aussi les conversations avaient pris un degré d'animation et de gaieté qui se peut concevoir.

D'ailleurs, en Russie, c'est un dicton que les époux sont d'autant plus heureux en ménage, qu'on a plus souvent bu à leur santé le jour des noces.

L'assemblée était en conséquence fort bruyante lorsqu'on passa près du cimetière où reposaient les ancêtres.

Tout animé qu'il était lui-même, le pope crut devoir à son caractère de recommander à ce moment le silence.

« Respect aux morts ! cria-t-il.

— Eh ! pope, fit un des invités, laisse les morts où ils sont, et ne viens pas nous attrister de tes jérémiades.

— Dieu te punira, mon fils.

— Dieu ne s'occupe pas de nous, et nous ne nous

occupons pas de lui. C'est assez le dimanche, repartit l'ivrogne.

— Saint Nicolas nous protège, fit le pope. Peut-on proférer de pareils blasphèmes devant l'endroit où reposent les morts ! »

Les Russes, quand ils ont bu, ne professent qu'un respect limité pour leurs popes.

« Tu radotes, lui cria celui-ci. Laissez-le dire, cria-t-il à ses compagnons, et profitons de cette belle place gazonnée pour danser une ronde autour de lui. »

Des exclamations de joie répondirent à cette proposition sacrilège. Quoi qu'il en eût, le pauvre pope se vit le centre d'une ronde effrénée à laquelle prirent part vieux et jeunes, grands et petits. Voyant son autorité méconvenue, le pope s'en consola en tirant de sa poche un flacon de slivovitz qu'il avait prudemment mis en réserve, et but plusieurs rasades à la félicité des nouveaux mariés.

Tout à coup un éclair sillonna la nue et, à sa clarté blafarde, on vit sortir de terre Satan en personne, tenant une *balalaïka*, sur laquelle il se mit à jouer une ronde infernale.

Dans sa terreur, la noce voulut se disperser, mais les mains des danseurs semblaient soudées les unes aux autres et les jambes s'agitèrent frénétiquement.

L'air que jouait le diable, d'un rythme étrange et terrible, allait s'accéléralant, impétueux, rapide. Les danseurs tournaient tellement vite autour du pope, qu'on ne les distinguait plus les uns des autres, tels ces ronds de papier bigarré, que les enfants plaquent sur une toupie.

Pendant ce temps l'orage éclatait, la foudre décrivait sur les nuages sombres de livides zigzags, le tonnerre grondait. On eût dit que les éléments prenaient part à la vengeance divine.

Au matin, la ronde durait toujours ; les paysans qui se rendaient aux champs regardaient, terrifiés, ces spectres tournant autour du pope immobile, mais Satan avait disparu. Pendant une année entière tourna la noce de Serge et de Prascovia, puis, le jour anniversaire de leur mariage, elle s'arrêta.

Sous les pieds des danseurs une fosse circulaire s'était creusée, et chacun d'eux avait été changé par la colère céleste en une pierre restée debout à la place où il s'était arrêté. Seul, le pope ne s'était pas enfoncé, mais il avait subi la même transformation à cause de son ivrognerie.

C'est pourquoi la pierre qui le représente est plus grande que les autres.

Allez dire maintenant aux paysans de la Bessarabie que leur crom-lech est le monument commémoratif d'une bataille livrée par des ancêtres préhistoriques, que c'est un édifice funéraire, l'emplacement d'un autel druidique, faites-leur part des cent hypothèses auxquelles ont donné lieu ces pierres mystérieuses, ils hausseront doucement les épaules et vous raconteront la noce de Serge et de Prascovia, en terminant leur récit par cet aphorisme :

Il faut respecter les morts.

E. A. SPOLL.

## LE CHIEN ET SA PROIE

Le chien, voyant sa proie en l'eau représentée, La quitta pour l'image et pensa se noyer.

La rivière devint tout d'un coup agitée ;

A toute peine, il regagna les bords,

Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

LA FONTAINE.



UN ÉCLAIR SILLONNA LA NUE, ET ON VIT SORTIR DE TERRE SATAN EN PERSONNE.—Page 28, col. 2

## L'ART CULINAIRE

*Aniguille au citron*.—Couper en tronçons une anguille, embrocher les tronçons en les séparant par une tranche de citron et faire mariner le tout dans l'huile pendant quelques heures ; retirer, puis rôtir à la brochette devant un feu doux. On la sert arrosée de beurre fondu et fines herbes hachées.

*Sauce aux pommes (recette anglaise)*.—Cette sauce accompagne très bien les rôtis de viande ou de volaille.

Peler soigneusement des pommes dont on enlève les pépins et le cœur. Après les avoir mises sur le feu avec un peu d'eau, et quand leur cuisson est commencée, on les bat avec une fourchette et on en forme une sorte de bouillie liée et pas trop épaisse. On ajoute le jus d'un citron ou, suivant les goûts, une forte cuillerée de vinaigre blanc, une pincée de clous de girofle, et on sert très chaud.

## CONSEILS PRATIQUES

*Pour nettoyer les foulards de soie*.—Pour nettoyer les foulards de soie il convient de les savonner d'abord à froid, puis de les rincer et de les égoutter ; on fait alors bouillir une poignée de son dans de l'eau, on filtre la décoction à travers un linge et l'on y fait tremper le foulard pendant quelque temps. On le presse ensuite, on le suspend, et, quand il est encore humide, on le repasse.

*Nettoyage des gants glacés à neuf*.—Pour les gants glacés on emploiera un morceau de flanelle blanche, humectée avec du lait et saupoudrée de savon blanc râpé ; on frotte par petites places et on emploie immédiatement un autre morceau de flanelle, sèche cette

fois, pour essuyer la place humectée, en la frottant vivement. Cette opération réussit mieux si l'on met le gant qu'il s'agit de nettoyer et qui se trouve par conséquent tendu sur la main.

*Mal d'yeux*.—Il arrive souvent que par suite de fatigue ou de courants d'air, ou même de toute autre cause, l'on a les yeux rouges et enflammés ; on éprouve un picotement plus ou moins douloureux, souvent dans le coin de l'œil se dépose de l'humeur. Un remède efficace et très longtemps à la mode est le suivant : Procurez-vous des feuilles fraîches de la sauge orvale et appliquez-les sur vos paupières au moment de vous mettre au lit. Un bandeau maintiendra les feuilles. Le lendemain vous serez déjà soulagé. Continuez plusieurs fois jusqu'à complète guérison.

*Guérison du rhume de cerveau*.—Quand le rhume commence à se manifester par des étternements, des maux de tête, etc., tremper une grosse éponge dans une infusion bouillante de fleurs de mauve, de sauge, de bourrache ; la presser légèrement et se l'appliquer, aussi chaude que possible, sur le nez et sur la bouche en aspirant la vapeur. Tenir ainsi l'éponge tant qu'elle est chaude et recommencer deux ou trois fois l'opération. L'air pénétrant dans les porosités de l'éponge s'y imprègne des vapeurs qui y séjournent et qui s'en dégagent ; et, tout chargé du principe émollient, s'introduit dans les voies respiratoires. L'effet est immédiat. Une chaleur salubre, une vapeur émolliente pénètrent jusqu'aux profondeurs de l'organe malade et calment l'irritation qui descendrait bien vite dans la gorge et dans les bronches.

Ceux qui savent que l'humanité n'a jamais été belle, ne lui reprochent pas d'être laide à présent.—ERNEST LANISSE.

## JEUX ET AMUSEMENTS

## CHARADE

Dans la terre est mon premier  
De la terre sort mon dernier  
Dieu vous garde de mon entier.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NO 781

Logogriphe.—Impie. Pie.

Charade.—As-sault.

Enigme.—Rêve.

Ont deviné : Mlle Amélie Dupuis, P. Charbonneau, Mlle B. Guy, Alphonso, Montréal ; Mlle A. Beaudry, Saint-Jérôme ; Jos. Dupont, Rochester ; Mlle A. Turgeon, Québec.

## GRAVURE-DEVINETTE



Il y a des tableaux magnifiques. Où est donc l'artiste ?

Pris tous les jours  
Abbey's Effervescent Salt

Donne la



Santé

Le Canadian Pharmaceutical Journal dit :

"Nous avons essayé Abbey's Effervescent Salt et nous trouvons que c'est une excellente préparation. Un verre tous les matin de ce breuvage stimulant rend un homme vigoureux et bien disposé pour n'importe quel travail."

### " LE CRUCIFIX " DE FAURE

Nous tenons à signaler à nos lecteurs, le dernier numéro (103) du *Passe-Temps*; ils y trouveront pour vingt fois leur argent. Entre autres jolies choses : *Le Crucifix*, de Faure (pour baryton); *La marche de Rakoczy*, (pour piano), jouée avec un grand succès par la musique du Parc Sohmer; *Rosetta*, mazurka pour deux mandolines, etc., etc. Le numéro, 5 cents. Abonnement, \$1.50 par année. Adresse, *Le Passe-Temps*, Montréal.

### LA LUTTE EST TOUJOURS ARDENTE

Entre le *Baume Rhumal* et les maladies qu'il est appelé à combattre, mais elle se termine invariablement par le triomphe de cet invincible spécifique.

### DÉMONSTRATION

L'expérimentation faite dans les hôpitaux à démontré que le *Baume Rhumal* est supérieur à tous les médicaments employés jusqu'à ce jour pour le traitement et la guérison des rhumes, toux, bronchites et les affections de la gorge et des poumons.

**POUR CHAPELETS DES RR PP.** Croisiers, médailles et petits chapelets de St-Antoine. Timbres-poste oblitérés, écrire à Agence de l'École Apostolique de Bethléem, 153, rue Shaw, Montréal.

### LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine

### ARTICLES D'ÉTÉ

Voitures pour enfants depuis \$1.50 à \$25.00. Vélocipèdes, express depuis \$1.00 à \$5.00. Balles à jouer, bannes, base-ball, mitaines, crosses, outils de jardinages, hamacs, etc.

Livres de messe, chapelets, étuis, images et un grand choix d'articles souvenirs de première communion. Un catalogue est envoyé sur demande.

### ...TRAITEMENT DOMESTIQUE...

#### Contre l'Ivrognerie

Nous guérissons plus de patients que ne le fait n'importe quel remède au monde contre l'abus des liqueurs. C'est parce que nous traitons nos patients à domicile, épargnant par là, du temps, des dépenses et l'obligation d'aller se faire traiter publiquement dans un institut, parce que nous ne donnons pas d'injections hypodermiques dont les effets sont si funestes, et que nous donnons des toniques efficaces; parce que nous ne faisons pas seulement disparaître le désir de boire, mais que nous guérissons les maladies causées par l'abus des liqueurs enivrantes.

Avec notre système de correspondance, chaque patient reçoit un soin et des instructions privément. Nous avons reçu, d'hommes distingués et bien vus dont l'influence ne s'achète pas, de meilleures recommandations que l'on a jamais reçu n'importe quel remède de l'univers. Parmi ces personnes qui recommandent si hautement notre traitement se trouvent le Rév. F. Strubbe, vicaire de Ste-Anne, le Rév. J. A. McCallen, de St-Patrice, le Rév. Canon Dixon, recteur de St-Jude; le Rév. M. Taylor, pasteur du Centenary Methodist Church. Renseignements et traité sur l'alcoolisme envoyés gratuitement sur demande dans une enveloppe cachetée ordinaire. Adressez: THE DIXON CURE CO., 40 AVENUE DU PARC, MONTREAL.

### La Banque Jacques - Cartier

#### DIVIDEND No 67

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois pour cent (3 p. c.) pour les six mois courants, égal au taux de six pour cent par an, a été déclaré sur le Capital-Payé de cette institution, et sera payable au bureau de la Banque à Montréal, le et après jeudi, le 1er juin prochain.

Les livres de transferts seront fermés du 17 au 31 mai prochain inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au bureau de la banque à Montréal, jeudi le 15 juin prochain, à midi.

Par ordre du bureau de direction.

TANCREDE BIENVENU,  
Gérant-Général.

### LE MONDE MODERNE

Grande Revue mensuelle. Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demandez, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement: un an \$4.00; six mois \$2.30; trois mois \$1.20; un numéro, 30 cts.

En vente à la librairie Fauchille.

## Tapis et Prelarts

Et autres fournitures de maison telles que Rideaux, Portières, Poles, Tapis de Table, Toiles Cirées e.c., etc.

Vaste Choix à des Prix Uniques de Bon Marché

Nous tenons surtout à faire connaître notre grand commerce de prelaris — l'un des plus grands à Montréal. — Nous y offrons une

### ABONDANCE DE BARGAINS

Non seulement là, mais aussi à chacun de nos départements si nombreux, si variés et toujours alléchants de choses nouvelles, à des prix qui plaisent aux gens les plus économes.

**S. A. LAROSE,**  
Propriétaire du  
**"Grand Magasin de l'Ouest"**  
Coin Notre Dame et Aqueduc.

## LE SOUPER EST, assurément, INDISPENSABLE

et la question qui se pose est celle-ci: Doit-on manger, boire, ou s'en priver, considérant le souper comme un rafraîchissement tardif?

### On doit se priver

De tout ce qui n'est pas conforme aux simples règles hygiéniques suivantes:

### On doit Manger

Ce qui s'assimile vite et ne surcharge pas les organes digestifs durant la nuit.

### On doit Boire

Seulement ce qui provoque un sommeil réparateur, sans répression réactionnaire le matin.

## BOVRIL

### Plumes et Duvet

et Articles de Literie de toutes sortes nettoyés et désinfectés à la vapeur et à l'air chaud.

Ouvrage fait le même jour si on le désire. Plumes et Literie de toutes sortes au plus bas prix!

### Montreal Feather Co.

476, Rue St-Laurent, Entre les rues Ontario et Sherbrooke.

Tel. Bell Est 290.



## Photographie

Nouvel Atelier! Nouvelle Photographie!

Nouveau procédé de papier sensible illustré employé exclusivement en Canada par M. Archambault. Spécialités de groupes de familles, de sociétés ou de clubs. Bijouterie en photographies, telle que boutons de manchettes, loquets, épinglettes, emblèmes, insignes de sociétés, etc., depuis 25c à \$1.50, chez

## Archambault..

M. Archambault a son atelier rue Notre-Dame, No 2204, mais il va déménager au

**No 2192 rue Notre-Dame,**

à son nouvel atelier moderne, ayant la lumière la plus grande et la plus parfaite en Amérique.

INFORMATIONS UTILES

— SUR LE —

**GRAND MAGASIN  
DEPARTEMENTAL  
E. LEPAGE & CIE**

Les lectrices du MONDE ILLUSTRÉ, dont nous avons l'avantage de compter un grand nombre comme nos fidèles clientes, trouveront dans ce qui suit de précieux renseignements au point de vue du magasinage facile et économique.

D'abord notre élévateur est vaste, rapide et sûr. Notre édifice est muni d'un système parfait de pompes à incendie et possède de nombreuses et faciles sorties. Puis, comme service de vente, notre magasin est le mieux organisé du pays.

Nous avons aussi le **LAMSON CASH CARRIER** qui facilite le change et est à l'épreuve d'erreurs dont souffre quelquefois le client dans certains établissements à vieux système.

Bref, de tous côtés, le client est exempt d'obstacles, d'ennuis et d'accidents. Précisons maintenant

**Ce qu'on peut trouver à chaque étage de notre établissement moderne.**

**Au Rez-de-Chaussée**

On trouve un immense assortiment de toutes les nouveautés en Rubans, Dentelles, Broderies, Gants, Bas, Sous-vêtements, Chiffons, Toile, Coton, Indienne, Mousseline, Zéphirs, Couvre-pieds, Parfums, Savons, Articles de Fantaisie, Bijouterie, Papeterie de luxe et une multitude d'autres articles des plus désirables.

**Au 2me Etage**

sont entassées les plus élégantes choses que Dame la Mode ait créées pour la saison actuelle, savoir :

Soies riches, Etoffes à Robes, Doublures, Garnitures, Corsets, Blouses, Jupons, Lingerie fine, etc., etc.

**Au 3me Etage**

sont nos grands Salons de Modes. Rien d'aussi merveilleux n'a le part. D'un côté, des petits chefs-d'œuvre de Chapellerie, des morceaux de fleurs des plus rares et notre riche assortiment de Rubans. De l'autre, sont nos Costumes, Jupes de Robes, Collettes, Manteaux, Robes de Matin, Lingerie d'enfants, Ombrelles, Parapluies, toutes jolies choses à des prix qui étonnent les plus économes. Bref, un millier de verges d'un riche tapis couvre ces immenses salons, les plus riches du Canada.

**Au 4me Etage**

L'on trouve notre belle collection de Tapis, Prelarts, Rideaux avec accessoires et autres jolies choses de la maison.

Dans ce département comme dans les autres, nous éclipsons toute autre maison par le choix, la nouveauté, la qualité et nos bas prix.

**121 Employés de Magasin**

sont là pour répondre aux besoins de la clientèle. Une **SALLE DE RAFFRAICHISSEMENT** vient d'être adjointe pour le service des visiteurs et des acheteurs.

**E. Lepage & Cie,**  
Coin des rues  
**Ste-Catherine et St-Laurent.**

**Mme FELIX SURPRENANT**

**Dangereusement malade d'une maladie causée par la naissance de son enfant**

Après avoir tout essayé, elle écrit aux médecins des Pilules Rouges du Dr Coderre et grâce à eux, elle est maintenant en parfaite santé

Bien souvent, hélas ! une mère paie de sa vie le bonheur de la maternité. Et quand, par miracle, elle ne succombe pas, alors elle reste des semaines, des mois et des années faible et endurent des souffrances telles que la mort serait pour elle une véritable délivrance. Si toutes les femmes prenaient les Pilules Rouges du Dr Coderre pendant cette période critique, la maternité ne serait plus une menace de mort. Les Pilules Rouges du Dr Coderre agissent directement sur la matrice, donnent des forces à la mère et éloignent tout danger. Lisez ce que nous écrit une respectable jeune mère de famille : "Après la naissance de mon enfant, je suis restée d'une grande faiblesse et affligée de plusieurs graves maladies. J'avais comme des brûlements dans le corps, je souffrais du mal de matrice, pertes blanches et maux de tête. Le matin je vomissais toujours et je devenais toute en transpiration. Je pouvais à peine avoir soin de mes petits enfants. Je souffrais tant que je n'avais de cœur et de courage pour rien. Mon mari était tout désespéré de mon état. Après avoir essayé beaucoup de remèdes pour rien, quelqu'un me suggéra d'écrire telle que j'étais aux médecins spécialistes des Pilules Rouges du Dr Coderre. Je leur écrivis en leur disant ce que j'avais. Ils me répondirent aussitôt en me donnant un traitement à suivre et aussi comment prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre. Ils furent bien bon pour moi, car ils m'écrivirent plusieurs fois et toujours en s'intéressant beaucoup à mon état. Maintenant je dis en toute sincérité que je suis bien comme je n'ai jamais été. Je ne souffre plus et je conseille à toutes les femmes de ne pas souffrir des années pour rien, mais de prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre et aussi d'écrire aux médecins spécialistes. Si j'eusse connu ce remède plus tôt je n'aurais pas tant



Mme FÉLIX SURPRENANT

souffert pour rien." Mme Félix Surprenant Stetsouville, Taylor Co., Wisconsin.

Femmes et jeunes filles qui souffrez de puis longtemps peut-être, pourquoi ne pas écouter

les conseils que vous donnent des femmes qui étaient malades comme vous, et qui aujourd'hui étant bien et heureuses, vous disent ce qu'elles ont fait pour se guérir ! Ne retardez donc plus, mais de suite, écrivez à nos médecins spécialistes. Vous n'avez rien à craindre, dites-leur tout. Avec attention, ils étudieront tous les symptômes qui vous font souffrir et ils vous répondront en vous disant ce que vous avez et ce qu'il faut faire pour vous guérir. Vous n'avez rien à payer pour consulter nos médecins, écrivez aussi souvent que vous le désirez. Adressez toutes vos lettres : DEPARTEMENT MÉDICAL, BOITE 2306, MONTREAL. Les femmes et les jeunes filles préférant consulter nos médecins spécialistes à nos bureaux peuvent les voir tous les jours, au No 274 rue St-Denis, Montréal, de 10 1/2 heures a.m. à 5 p.m. Ces consultations à nos bureaux sont absolument gratuites.

En garde contre les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c la boîte. Ces pilules rouges ne sont pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations. Refusez-les. Un grand nombre de ces imitations contiennent des drogues dangereuses. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois contenant 50 pilules rouges. Jamais autrement. Si votre marchand ne les a pas, envoyez-nous 50c. en timbres pour une boîte, ou \$2 50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Une boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre coûtant 50c dure plus longtemps qu'aucun remède liquide que vous payez une piastre. Nous les envoyons au Canada et aux Etats-Unis, pas de douane à payer. Ayez soin de donner votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adressez : CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, MONTREAL, CAN.

Heures de Bureau : de 9 h. a.m. à 6 h. p.m. Tel. Bell Main 2452.

**VICTOR ROY, THEO. DAoust,**

**ARCHITECTES,**  
Experts.  
Membres A. A. P. Q.  
103 rue St-FRANCOIS-XAVIER, Coin rue Notre-Dame  
MONTREAL.

**PLUS D'ASTHME**  
Oppression, Catarrhe,  
PAR LES  
**CIGARETTES CLÉRY**  
et la **POUDRE CLÉRY**  
Ont obtenu les plus hautes récompenses  
**Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)**  
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

**UN PRÊTRE**  
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR  
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE  
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT  
FIEVRES - ÉPUISEMENT etc. avec les  
**PILULES ANTONIO**  
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.  
Ph<sup>o</sup> MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS  
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARV.

Trente ans de Succès  
**GUÉRISON CERTAINE**  
en 24 heures  
sans COLIQUES ni NAUSÉES  
sans AUCUNE PURGATION  
ni avant  
ni après  
du  
**VER SOLITAIRE**  
par les  
**CAPSULES L. KIRN**  
à l'Extrait éthéré de  
le FOUGÈRE MALE Pure  
sans Calomel.  
M. Kirn se garantit l'efficacité que les Capsules qui portent sa signature  
**PARLÉ, PHARMACIE MAISON,**  
54, Boulevard Edgar-Quint  
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

**Grande Ouverture**

De notre —  
**Nouveau et Vaste Local**  
A l'ancien "Syndicat de Montréal"  
Au Coin des Rues...  
**Ste-Catherine et Amherst**

**Sacrifices Extrêmes!** **Superbes Etalages!**  
Sur tout l'immense stock de l'ancien magasin. De toutes les dernières nouveautés de la saison.

**Choix Immense! A Grand Bon Marché**  
Dans chaque Département.  
Venez voir!

.....

**Occasion Spéciale...**  
Notre département de Tapis, Prelarts, Rideaux et toutes autres Fournitures de maison abonde en Bons Bargains.

— Sacrifices Importants durant ce mois! —

.....

**Archambault Freres**

# HOMMES FAIBLES



Jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, déblité, perte de mémoire, etc. 26 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

**PASTILLES du Dr. JEAN**

\$1.00 le flacon. Par la poste, oacheté, franco de port  
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**  
Adressez: B. Poste Boîte 187, Montréal, Can

En vente chez A. DECARY, coin Sainte Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.

# L. J. A. SURVEYER

6, rue St-Laurent.

QUINCAILLERIE, USTENSILES DE CUISINE, OUTILS, COUPELLERIE, &c.

SPECIALITES DU PRINTEMPS!

OUTILS de JARDINAGE, ESCABEAUX, BALAIS A TAPIS, TORDEURS ET MOULINS A LAVER, COLLIERS DE CHIENS.

RASOIRS SURVEYER



★ VIN ★  
**ST-LEHON**

◆◆◆  
Naturel,  
Tonique,  
Stimulant.

◆◆◆  
En vente dans les  
milleures pharmacies.

**LAPORTE,  
MARTIN  
& CIE,**

Seuls agents au  
Canada.

# Corsets...

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets Coupe parfaite. Toujours en tocks les

R. G. - P. D. - D. A.  
FERRISS, Etc., Etc.

# C. J. GRENIER

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield.  
1613 Ste Catherine, pte de la rue St-Hubert

# LE RIFLE

maladies de la peau, guéris en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Ce remède infailible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la suprématie d'efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Entre autres, un cas de Rife de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURE, pharmacien, coin des rues Craig et Bonsecours, Montréal. **Maladies de la Peau**

# Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du fœtus.  
Prix: Une boîte, avec notices, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.  
Dépôt général pour la Puissance:  
**L. A. BERNARD,**

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal

# U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Replage, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'échelle le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés

11881  
80-11-07



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

# GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

**La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (L.tée)**

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

# Accords de Pianos ... par M. J. Rivet

20 années chef du département des accords à la maison L. F. M. Pratte & Cie  
S'adresser chez M. J. A. BOUCHER,  
Marchand de Musique, 1622 Notre-Dame  
PHONES: Bell Main 1850; March. 457.

# 35 ANS D'EXPERIENCE

## ARMAND DOIN

1584 Rue Notre-Dame

Assortiment Extraordinaire de Chapeaux!

Chapeaux dur et mou depuis 75c en montant.

Pas de charge extra pour faire les chapeaux de Soie et Pull-Over. Prix réduits.

# ARMAND DOIN

1584 Notre-Dame

# Le Petit Windsor



Restaurant des Gourmets

101, RUE ST-LAURENT

JOS. POITRAS, Prop.  
A. CLOUTIER, Gérant.

OUVERT DE JOUR ET DE NUIT.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

# Corsets

Tous nos Corsets de 35 cts et plus, le BOUT des ACIERS est RIVE; ce qui EMPÊCHE de percer l'étoffe, les fait durer le double du temps et ne se trouve pas AILLEURS.  
Spécialité dans les hautes marques de Corsets: "P. N.," "D. & A.," "R. & G.," "W. C. C.," etc.  
Corsets d'été en NET de santé, 35c en montant. Corsets réparés à peu de frais. Corsets pour enfants, 25c.

# J. B. A. LANCTOT

Tél.-phone Main 3187, le page du nouveau livre.

# Gants de Kid

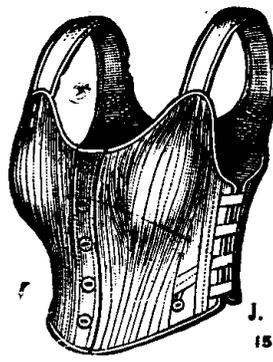
Bleu, Vert, Hélotrope, Rouge Corail, Violet Brodés Blanc ou Noir.

Gants de Kid 4 Boutons couleur ou noir 50 cts la paire.

Gants réparés à peu de frais.  
BON MARCHÉ. — Gants et Menottes, soie, taffetas, coton pour Dames et Enfants. Prix 10c, 15c, 25c et plus la paire. Spécial: Crème et blanc.

# 152 RUE ST LAURENT.

Fabricant de Gants



# Cors et Négligé

Très souple avec élastique dans les côtés, sans acier ni baleine, en usage avant déjeuner et porté par les personnes n'aimant pas les cors ordinaires. Tailles 18 à 30.

J. B. A. LANCTOT  
152 St Laurent  
MONTREAL.

# NOUVELLE

# Librairie Française

1632 RUE STE-CATHERINE

Entre les rues Labelle et Saint-Hubert

JULES PONY, Propriétaire

Les amateurs de littérature française trouveront à ce nouvel établissement, un choix complet d'œuvres françaises les plus nouvelles, les plus amusantes et les plus variées parues jusqu'à ce jour et à des prix très modérés. Aussi journaux français illustrés, artistiques et comiques, ainsi que revues périodiques, etc. Une visite est sollicitée.

# DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,

MONTREAL

# "La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

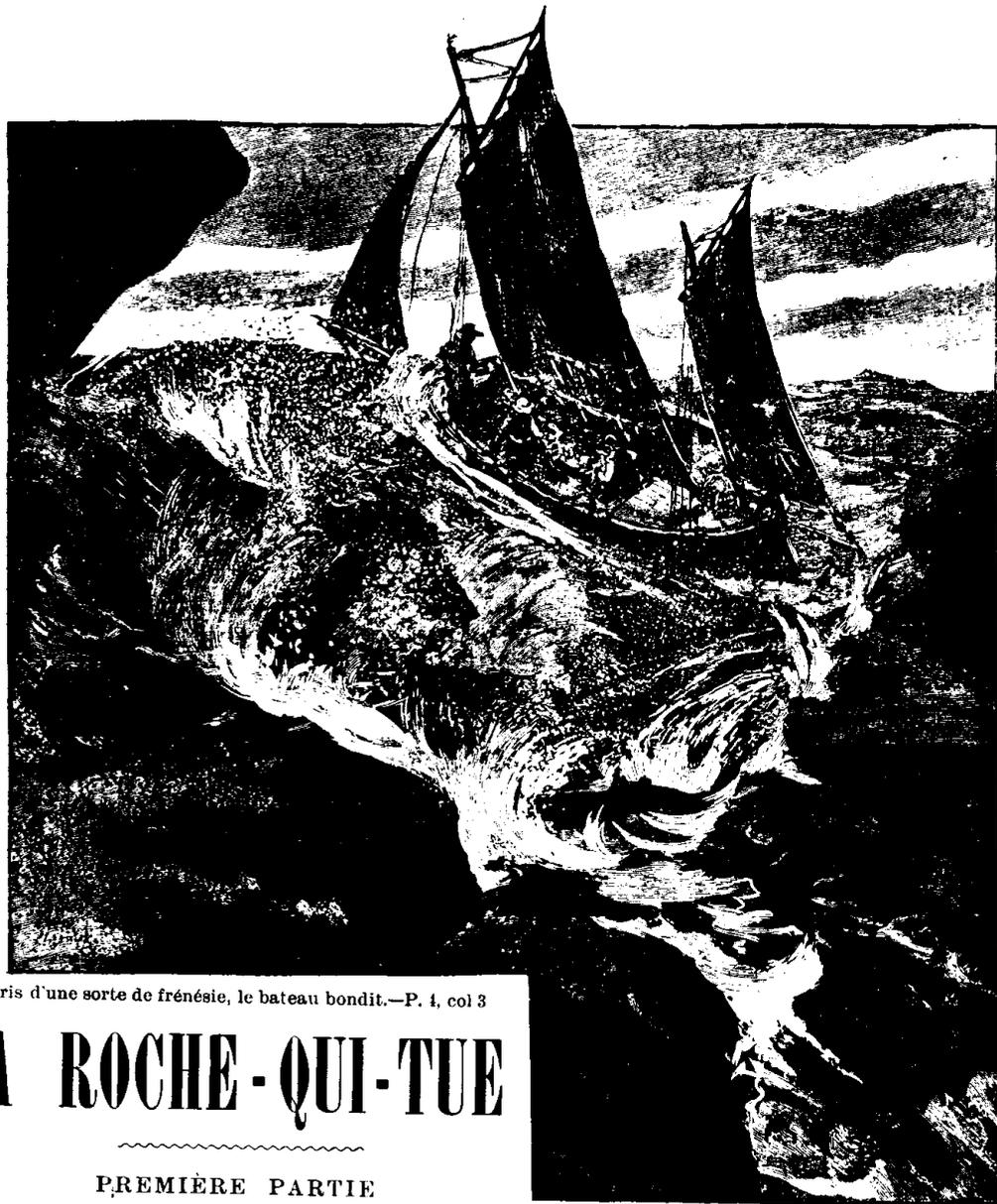
66,340

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Dr Lussier en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur en tout ce que je connaisse et indispensable dans chaque famille.

Antoine Plante dit Sauvé,  
St Louis de Gonzague.



Pris d'une sorte de frénésie, le bateau bondit.—P. 4, col 3

## LA ROCHE-QUI-TUE

PREMIÈRE PARTIE

(Suite)

Car c'était vraiment un spectacle fait pour remplir d'effroi les âmes les plus braves que le voyage de cette barque, cercueil mouvant portant un cadavre à travers les glauques profondeurs de cette mer pleine de pièges, semée d'écueils. Et il fallait des cœurs fortement trempés pour affronter en même temps le péril des flots et des terreurs dégagées autour d'elle par cette dépouille infortunée, qui n'échappait à la terre que pour devenir le jouet de l'eau noire et perfide.

Mais les quatre aventureux compagnons possédaient ce courage indomptable.

"Veille au grain, Ervoan !" avait crié Alain Prigent en s'emparant de la barre.

Ainsi que l'avait dit le matelot, une heure plus tard l'embarcation atteignait la pointe de Locquirec. Mais alors aussi se vérifia sa seconde parole. Pour virer sous le vent, il fallut amener presque toute la voile, et le bateau dut louvoyer pour serrer le vent contraire.

Au bout du cap, il courut quelque temps au large du dangereux archipel qui borde la côte jusqu'à l'estuaire de la rivière de Morlaix. Au petit jour, il n'avait pas encore dépassé le promontoire de Bec-an Fry. Force fut à Alain de se résigner à accoster sous les hautes roches de Plougasnou.

La campagne était de plus en plus déserte ; mais, depuis plus d'une heure, la pluie avait cessé de tomber.

"Nous la porterons, dit Alain avec une farouche énergie. Il faut que nous soyons arrivés aux roches de Primel avant le jour."

On atterrit dans une crique ouverte sous Plougasnou.

Ervoan ne pouvait se séparer de sa barque. Il y demeura donc pour la surveiller.

Pendant ce temps-là, Alain et Jean s'emparaient de

la jeune morte et l'emportaient sur la route montante et ardue qui s'élève du village de Plougasnou jusqu'aux blocs gigantesques qui ferment le petit port de Primel.

Ils mirent une heure à franchir les trois kilomètres qui les séparent. Le précieux fardeau dont ils étaient chargés rendait leur marche haletante à travers le sol détrempe.

Leur marche, du moins, ne fut remarquée par personne. Le gardien du feu de Primel ne les avait point aperçus dans l'obscurité dense de cette nuit pluvieuse. Ils passèrent sous le bastion de pierres et de torchis qui servait de logis au guetteur, et atteignirent la première des roches géantes dont les débris se prolongent éparpillés dans la mer sous le nom de chaises de Primel.

Il faut croire qu'ils en connaissaient le chemin ; car, sans la moindre hésitation, ils se mirent à gravir l'étroit sentier qui donnait accès sur le formidable promontoire.

La partie continentale des chaises de Primel se compose de cinq massifs rocheux, séparés entre eux par des criques étroites et pittoresques dont la plus grande forme le port de Primel. Le groupe vers lequel se dirigeaient les frères Prigent a reçu, comme les roches de la côte de Lannion, le nom de Trégastel, à cause des trois fortins qu'y élevèrent, au temps de la Ligue, les partisans du terrible baron des Adrets de la Bretagne et les soldats du héros La Noue Bras-de-Fer.

De nos jours encore, on peut découvrir les fondations de ces places fortes, où luttèrent furieusement les passions humaines au service des plus détestables causes.

Les deux frères s'enfoncèrent sous le dédale des roches et, parvenus à un éboulis gigantesque, tournèrent brusquement sur leur droite, en suivant une sorte de corniche naturelle. Ils se trouvèrent bientôt, à une

hauteur d'une trentaine de mètres, sur l'arête d'une muraille granitique dominant à pic la mer.

Là s'ouvrait, entre les blocs, une sorte de couloir au fond duquel brillait une lumière.

Jean porta les mains à sa bouche et fit entendre un sifflement modulé en appels brefs, comme le cri des goélands.

La lumière se déplaça dans le couloir. Deux hommes apparurent, dont l'un portait une lanterne.

"Vous avez réussi, capitaine ?" demanda le premier d'une voix pleine de déférence et d'attachement.

Alain répondit avec une sorte de sanglot :

"Nous avons réussi à enlever le corps. Nous pourrions lui faire des funérailles.

— Elle est morte ? questionna l'homme à la lanterne.

— Oui," fit simplement Alain Prigent.

D'autres hommes se montraient dans l'ombre vaguement éclairée du corridor de roches. Rapidement mais avec de respectueuses précautions, deux d'entre eux débarrassèrent Alain de sa funèbre charge, et, précédant les deux frères, gagnèrent le fond du corridor.

Là se présentait une vaste salle aménagée comme un antre souterrain dans l'amoncellement des roches, une pièce irrégulière recevant le jour par les interstices des blocs.

Cette chambre étrange était entièrement maçonnée et blanchie à la chaux. Une porte et six fenêtres, placées comme des hublots sur les trouées du jour, la fermaient à l'intérieur. Les blocs formant le sol avaient été nivelés au pic et au marteau, puis recouverts d'une couche de ciment. A l'extrémité la plus avancée, dans une encoignure du mur, une pierre, jetée là comme par hasard, dissimulait une trappe, et cette trappe elle-même s'ouvrait sur une faille à pic, de trente mètres de profondeur, qui séparait les deux massifs.

Une vingtaine d'hommes, debout, la tête nue, se rangeaient contre les murs de la salle. Deux femmes, une vieille et une jeune, la mère et la fille sans doute, étaient assises sur des escabeaux. A l'entrée du corps, elles se levèrent. Leurs mains se joignirent, et des larmes coulèrent de leurs yeux.

"Notre demoiselle Ameline !" murmura la voix tremblante de la vieille.

Un sanglot de la jeune répéta comme un écho :

"Notre demoiselle Ameline !"

Alain fit un signe. Deux hommes se détachèrent de la muraille et dressèrent dans un angle de la pièce un lit fait de trois tréteaux et de trois planches en chêne. Un matelas de laine mêlée de varech y fut jeté, et sur cette couche improvisée les porteurs déposèrent pieusement le corps de la jeune morte.

Alors Alain éleva la voix :

"Mes gars, voici tout ce qui reste de la fille de nos pères, de l'ainée de notre sang, de dame Ameline de la Croix de Kergroaz. Nous la vengerons, n'est-ce pas ?"

De rudes voix répondirent à ces paroles, et ce fut comme le grondement d'un orage lointain :

"Nous la vengerons !"

Alain reprit :

"Nous savons tous de quelle mort horrible on l'a fait mourir. Nous ne connaissons pas les assassins ; mais nous les trouverons, n'est-ce pas ? et nous irons les chercher jusque dans l'enfer !..."

Toutes les mains s'étendirent d'un seul mouvement et le serment eut une résonance lugubre :

"Nous le jurons !"

— Maintenant, conclut le jeune homme, laissons Yvonne et Aliette faire la toilette de mort. Nous reviendrons dans une heure préparer ses funérailles."

Les hommes s'inclinèrent avec une farouche résignation.

L'un après l'autre, ils s'enfoncèrent dans l'étroite ouverture de la trappe et descendirent par une échelle de corde dans le sinistre ravin qu'emplissait la mer à l'heure du flot.

Un bloc que déplacèrent les deux premiers chefs de file découvrit l'entrée d'un second conduit souterrain, creusé à la base même du rocher.

Une marche sans flambeaux, de cent pas environ, les amena à l'extrémité du sombre boyau et ils débouchèrent sur une plateforme granitique, large d'une quarantaine de mètres en carré, après laquelle l'éboulement des roches prenait l'aspect d'une ruhe titanique percée d'innombrables alvéoles.

Ce second massif était une véritable forteresse naturelle, visible seulement du nord, c'est-à-dire de la mer.

Au sud, à l'est et à l'ouest, le promontoire regardait la campagne désolée de la côte, abritant sous une muraille de blocs cyclopéens toute la force de l'énorme massif tourné vers la mer.

Alain et Jean étaient sortis les derniers de la pièce souterraine qui allait se transformer en chambre funéraire.

—Frère, demanda Jean, une chose m'a surpris tout à l'heure, quand tu as parlé.

—Quelle est cette chose qui t'a surpris tout à l'heure ? interrogea vivement Alain.

—Tu as dit à mes compagnons que nous ne connaissons pas l'assassin.

—Oui, répondit le frère aîné. Jusqu'à nouvel ordre, ils doivent nous croire ignorants.

—Et quelles raisons as-tu de leur laisser ce doute dans l'esprit ?

—Les raisons sont nombreuses, mais il serait trop long de les énumérer en ce moment. Une suffit.

—Je crois la connaître. Tu redoutes une trahison ?

—Oui.

—Et... est-il un de nos hommes que tu juges capable de nous trahir ?

—Oui, fit encore Alain. Pour être précis, ce n'est pas un traître que je redoute, c'est plusieurs.

Jean pencha la tête un instant et garda le silence...

Puis, la relevant brusquement, il prononça ces mots :

—Tu as raison, frère. La partie que nous jouons est terrible. Toutes les précautions doivent être prises à l'encontre des adversaires que nous avons à combattre. N'oublions pas qu'ils disposent de formidables moyens.

—Allons ! murmura l'aîné avec un sombre sourire, revenons auprès de la chère dépouille. Si nous n'avons plus qu'à la venger, du moins devons-nous empêcher que ses biens deviennent la propriété de l'ennemi. Mort au traître qui prépare l'asservissement de notre sol !

—Mort à l'Anglais ! prononça Jean comme un écho.

Ils saisirent les barreaux de l'échelle de corde et remontèrent dans la pièce souterraine qu'ils venaient de quitter.

Un spectacle les y attendait, qui les tint pâles, paralysés par l'émotion, n'osant en croire leurs yeux. Sur le lit où l'avaient déposée les compagnons des deux frères, la morte était à demi redressée sur son séant, les yeux ouverts, la bouche souriante.

Un peu de sang était revenu à ses joues, et la vie rallumait sa prunelle. A ses pieds les deux femmes, émerveillées, mais encore émues, admiraient le prodige, n'ayant pas même songé à aider de leurs soins cette stupéfiante résurrection.

Alain et Jean s'élancèrent vers le lit.

—Ameline s'était écrié l'aîné.

Et tout aussitôt, se reprenant, il corrigea respectueusement son cri de joie.

—Madame la comtesse !

La jeune fille leur tendit la main.

—Mes amis, dit-elle avec une tendresse infinie, vous m'avez sauvée !

—Dieu puissant ! invoqua Alain en s'agenouillant pour baiser la main qu'on lui tendait.

Soudain, il recouvra la notion du réel et, se relevant avec une solennité terrifiante :

—Sauvée ! vous ne l'êtes pas encore, Madame ! Pour tous, vous êtes morte. Il faut que vous le soyez. Une heure seulement, une heure pour tromper les yeux ouverts dans l'ombre et, je le jure, vous n'aurez plus rien à craindre de vos ennemis.

Ameline soupira :

—Soit ! Mais que faut-il faire, mon ami ?

—Rien que ce que tous ont vu jusqu'ici. Yvonne et

Aliette vont vous ensevelir. Nous vous mettrons en bière et nous vous emporterons loin d'ici. En mer, vous serez vivante !

La jeune fille eut un frisson d'épouvante :

—M'ensevelir, Alain ? Oh ! j'ai peur, je me souviens. Savez-vous de quelle horrible mort ils ont voulu me faire périr ? Savez-vous qu'ils m'ont entermée vivante ?

—Oui, oui, Madame, nous le savons, répondit Jean, frémissant. Mais Dieu nous a aidés. Alain et moi, nous avons pu arriver à temps. Pour Dieu, laissez-nous faire encore. Une heure, il ne faut qu'une heure.

Elle retomba tremblante sur le lit et se signa pieusement.

—Alors faites. J'ai confiance en vous.

—Yvonne, ordonna Alain à la vieille femme, peutez-vous apprêter vivement quelque chose pour faire manger Mme la comtesse ? Il faut qu'elle puisse lutter contre le long jeûne qu'elle a subi.

La servante courut à la cheminée, disposée dans un angle des roches, et remplit un large bol de bouillon dont le savoureux arôme fit sourire la jeune malade.

Elle le but à plusieurs reprises, surveillée par les deux frères, dans la crainte qu'une alimentation trop rapide ne fût préjudiciable au pauvre corps épuisé par le jeûne de toute une semaine.

—Maintenant, reprit Alain, laissez-vous faire sans résistance. Aliette et Yvonne vont vous ensevelir de manière qu'aucun soupçon ne puisse naître. Dans une heure vous serez libre.

Les deux frères sortirent par la porte que la morte supposée avait franchie en courant. Puis, descendant la roche par l'escalier titanique des éboulis, ils se trouvèrent au niveau de la mer, à l'entrée de la fissure où les compagnons les attendaient.

—Tout est prêt, camarades, dit gravement Alain. La bière est-elle disposée ?

Les hommes s'écartèrent, laissant voir une boîte oblongue, cercueil informe fait avec des morceaux d'épave. A l'intérieur, pieusement, les rudes marins l'avaient tapissée de varech bien sec, recouvert de la mousse qui croît sur les roches. Le plus vieux d'entre eux essuya une larme du revers de sa main.

—Le comte, son père, a eu un cercueil de velours, et son grand-père aussi, bien que ceux de France lui aient coupé la tête. Ce n'est pas notre faute, si la fille n'a qu'un lit de planches données par la mer.

—Guen, ordonna Alain, c'est toi qui la mettras en bière, vieux serviteur.

—Je demande le même honneur, sollicita un homme jeune encore, aux traits rudes et fiers, à la chevelure noire.

—Ta fille Aliette a déjà eu l'honneur de l'ensevelir, Pierre Le Braz, Guen suffira à la besogne.

Puis, apostrophant deux hommes qui se tenaient à l'écart :

—Balahic et Leroux, c'est vous qui porterez le corps jusqu'à la chambre du repos.

Ils revinrent tous ensemble. Le jour était entièrement levé. Ainsi que l'avait ordonné Alain, le vieux Guen plaça la morte dans le cercueil ; Balahic et Leroux le chargèrent sur leurs épaules robustes. Puis tout le cortège redescendit l'escalier des roches, pénétra avec de l'eau jusqu'au genoux dans la faille que la mer commençait à remplir et s'enfonça sous un tunnel taillé en plein cœur de la roche. On gravit quarante marches grossièrement découpées dans le granit, et la bière reposa dans une crypte admirable, recevant l'air et la lumière du côté de la mer.

—Qu'elle repose ainsi jusqu'à midi, prononça gravement Alain. A midi, nous fermerons la bière.

Or à midi, en présence de vingt matelots dévoués à sa cause, Alain Prigent ferma la bière après avoir prononcé ces quelques paroles :

—Mes camarades, devant Dieu qui nous entend, en face de cette mer qui nous nourrit et nous protège, je fais le serment de venger la chère créature qui fut notre dame et notre amie. Je jure d'arracher aux misérables qui l'ont frappée le domaine qu'ils lui ont ravi et dont un étranger s'est emparé. A la face du ciel qui nous couvre, j'accuse de ce crime le comte Arthur de Kergroaz, sujet du roi d'Angleterre George III, sous

le nom de lord Killerton, et devenu par son mariage avec dame Ameline, et par la mort de celle-ci, propriétaire des biens de sa cousine, qu'il a fait assassiner.

Cela fut dit d'une voix nette et claire, qui résonna avec une formidable puissance sous la voûte de granit. Le jeune homme ajouta :

—Prêtez le même serment que moi.

Tous les assistants prêtèrent le serment.

Alors, au flanc même du massif rocheux, on creusa une tombe dans le granit, et la bière y fut déposée. Des bras herculéens placèrent sur cette tombe un bloc gigantesque, dans lequel Pierre le Braz sculpta du mieux qu'il put une croix.

Et comme les contrebandiers, car tous ces hommes n'étaient que des contrebandiers, faux-sauniers, pilleurs d'épaves ou pêcheurs sans inscription, descendaient vers la grève, Jean Prigent s'attacha aux pas de Balahic et de Leroux, qui s'en allaient ensemble.

Quand ils eurent tourné la pointe extrême du cap, ils marchèrent vers une baleinière de grandes dimensions, amarrée à un quartier de roche.

Jean les rejoignit, les dépassa, et, sautant dans l'embarcation, se dressa devant les deux hommes.

—Balahic et Leroux, cria-t-il d'une voix tranchante qui coupa le sifflement du vent, retournez au poste. Ce n'est pas encore aujourd'hui que vous trahirez.

Ces deux hommes, deux hercules, baissèrent leurs fronts plissés. Leroux demanda :

—Qu'est-ce que vous voulez dire, monsieur Jean ?

—Ce que je veux dire, tu le sais bien. Je n'ai qu'un mot à ajouter : Si ce soir le feu rouge s'éteint, aussi vrai que j'existe, Simon Leroux, demain les poissons de la baie mangeront ta chair.

Les deux matelots se regardèrent, et leurs yeux jetèrent sur le hardi jeune homme un sinistre regard.

Il vit ce regard, et, les apostrophant plus rudement encore :

—Voilà dix jours que je vous observe. Voulez-vous que je vous dénonce aux frères ?

Ils se détournèrent et reprirent le chemin des grottes.

Alors Jean détacha la bosse qui retenait la baleinière et, godillant avec une merveilleuse prestesse, doubla le cap et vint s'enfoncer sous une voûte où la mer dormait dans un chenal.

Il siffla modérément. Deux formes sombres se détachèrent d'une sorte de console naturelle, corniche de pierre affleurant l'eau, deux silhouettes de femmes.

Jean tenait la main aux arrivantes et les aida à s'embarquer.

—Etes-vous remise de vos émotions, Madame ? demanda-t-il en s'inclinant respectueusement.

—Oui, mon ami, répondit la voix douce et pure de la comtesse Ameline.

Le jeune homme interrogea la suivante :

—As-tu la clef du passage, Liette ?

—La voici, fit la jeune fille en montrant une énorme clef rouillée.

—Couchez-vous au fond du canot, ordonna Jean.

Elles obéirent. Lui-même se raa à l'arrière, et, ramenant la godille inutile, se mit à pousser l'embarcation sous la voûte de plus en plus surbaissée et rétrécie, en s'aidant de ses mains aux parois glissantes de la grotte.

On glissa ainsi pendant une dizaine de minutes au sein d'une dense obscurité. Enfin, un peu de jour apparut, et la barque vint heurter une herse de fer énorme.

Jean fit jouer la clef. La porte roula lugubrement sur ses gonds, laissant pénétrer l'embarcation sur une nappe élargie, véritable lac souterrain dont le ciel était le roc lui-même. Des murailles humides et froides coulaient des gouttes tombant de stalactites capricieuses. Il régnait, dans ce souterrain étrange, une température tiède et lourde. Jean accosta au fond de cette crypte, à l'entrée d'un second chenal débouchant sur la face méridionale du massif.

—Vous voici dans votre logis provisoire, murmura-t-il tristement. Il faut y demeurer jusqu'à l'entrée de la nuit. Je viendrai alors voir y chercher pour vous emmener hors d'ici.

Derechef, il aida de son bras robuste les deux jeunes femmes à prendre pied sur une large pierre plate. Puis, avant de ramener le canot, il ajouta avec le même respect douloureux :

— Aliette va vous servir de femme de chambre, Madame. Vous ferez avec elle votre toilette de départ. La nuit vient vite en cette saison, et ce sera bientôt l'heure de partir. Soyez prête.

— Merci, Jean ! répondit Ameline en tendant sa main, sur laquelle le jeune homme appuya ses lèvres.

Il ressaisit la godille et, s'enfonçant dans le second chenal, sortit de la grotte souterraine.

Et, quand l'ombre couvrit la côte et la mer de son voile opaque, la baleinière glissa de nouveau sur les eaux silencieuses, poussée par deux marins assis à l'avant. Un troisième, couché dans le fond de la barque, enveloppé dans un ample manteau de bure, semblait un mousse encore à la fleur de l'âge et risquant son premier voyage sur la mouvante immensité.

Les deux mariés étaient Jean Prigent de Bocenno et le vieil Ervoan Madeuc, qui, la veille, avait porté la morte de Plestin ; le mousse, c'était la morte elle-même, miraculeusement ressuscitée, la comtesse Ameline de la Croix de Kergroaz.

### III

#### HORS LA LOI

Du nord au sud, l'Europe était en feu. On était au mois de mai de la terrible année 1793. Soutenue par un indomptable courage, la France faisait tête au monde. Après Valmy et Jemmapes, étaient venues les journées glorieuses de Hondschoote, de Wattignies, du Boulou. L'Angleterre, l'Autriche, la Prusse, l'Espagne, l'Italie, coalisées, avaient dû reculer devant la farouche énergie d'un peuple ivre de liberté.

A l'intérieur même du territoire, une guerre fratricide ensanglantait le sol de la patrie. En Bretagne et en Vendée, des hommes animés d'une égale vaillance luttaient pour des croyances différentes. L'ange exterminateur fauchait la terre de son invisible glaive, et la mort ouvrait l'ère des luttes prodigieuses qui allaient durer vingt-deux ans.

Tout le nord de la péninsule armoricaine, directement menacé par l'Angleterre, avait échappé, pour ainsi dire, au conflit des rivalités intestines. De la baie de Cancale à la pointe Saint-Mathieu, la rude population des côtes avait, par haine de l'Anglais, accepté ou tout au moins subi sans révoltes importantes le nouvel état de choses créé par la Révolution.

Marins et pêcheurs, brusquement affranchis de certaines charges de l'ancien régime, avaient salué l'ère nouvelle en offrant leur sang à la patrie, soit pour refaire une flotte entièrement désorganisée, soit pour créer une milice spéciale de gardes-côtes veilleurs de l'Océan.

Parmi les officiers de la vieille armée qui avaient consenti à mettre leurs épées au service de la France révolutionnaire, estimant que pour être révolutionnaire elle n'en était pas moins la France, se trouvait le comte Roger de Plestin.

Il avait servi la royauté jusqu'à la dernière heure. Grièvement blessé le 10 août, parmi les gentilshommes demeurés fidèles à l'infortuné Louis XVI, il avait échappé comme par miracle au massacre qui avait suivi la prise des Tuileries.

Mme de Plestin, qui avait suivi son mari dans la capitale, avait réussi à le cacher pendant les deux mois écoulés jusqu'à l'entrée de l'automne. Puis elle l'avait ramené à Plestin, où, à peine remis de sa blessure, le jeune comte avait été appelé, par le suffrage de ses compatriotes, au commandement d'une légion de volontaires recrutés dans l'arrondissement de Lannion. Il avait accepté ce choix et les nouveaux devoirs qu'il lui imposait.

Au mois de janvier suivant, c'est-à-dire le 12 ventôse de l'an I, la Convention, ratifiant le suffrage des volontaires, avait décerné le grade de colonel au citoyen Roger Le Bec, ci-devant comte de Plestin.

Mais ce grade ainsi octroyé n'était pas pour plaire aux misérables convoitises qui n'avaient vu dans la Révolution qu'une occasion de se satisfaire.

Ce n'était point que la fortune du comte de Plestin fût de celles qui peuvent offusquer les basses envies, mais il avait des voisins que ce maintien du propriétaire dans ses terres frustrait de l'espoir trop tôt nourri et trop complaisamment caressé de s'en emparer à la faveur d'une acquisition de " biens nationaux."

Il leur eût été bien autrement avantageux que Roger de Plestin émigrât, ce qui aurait entraîné la confiscation immédiate de ses domaines et leur vente à vil prix.

Leurs efforts de l'heure présente ne tendaient à rien moins qu'à contraindre le jeune officier, par mille avanies, à abandonner son manoir pour chercher à l'étranger la sécurité pour lui-même et la tranquillité pour les siens.

Heureusement pour lui, le jeune comte était adoré de ses concitoyens. Si les envieux, une infime minorité d'ailleurs, étaient aussi lâches que tenaces, les amis étaient nombreux et dévoués, et parmi ces amis figuraient au premier rang les anciens serviteurs du manoir, le garde-chasse Julot, le vieux Joël Gac et l'hercule Yvon le Braz. Et ces trois-là, à eux seuls, valaient une compagnie de soldats d'élite, tant leur courage était connu et leur influence indiscutée.

Et cependant la comtesse Aude ne cessait de trembler ; agitée de l'affreux pressentiment que la vie de son mari était menacée par quelque hostilité sourde dont elle ne pouvait connaître le fauteur.

Yvon Le Braz, Vonic, comme le nommaient les paysans, avait un cousin de douze ou quinze ans plus âgé que lui, nommé Pierre le Braz, comme lui, et dont les mauvaises langues du pays racontaient qu'il faisait partie d'une association occulte et redoutable, dont le nom seul jetait l'effroi dans le pays, et à laquelle le peuple avait donné le nom de " Confrérie Kerret-ar-Laz, " c'est-à-dire " de la Roche-qui-Tue."

Cette association, appelée confrérie par antiphrase, était vraiment formidable.

D'un bout à l'autre de la Bretagne, à savoir du Couesnon à la pointe d'Ouessant, et de Tévénec à la Vilaine, elle rassemblait dans un même mot d'ordre tout ce que la côte possédait d'aventuriers hardis, de redoutables *oultars*, corsaires prêts à la course contre l'Anglais.

Chose singulière, cette association était postérieure à la Révolution.

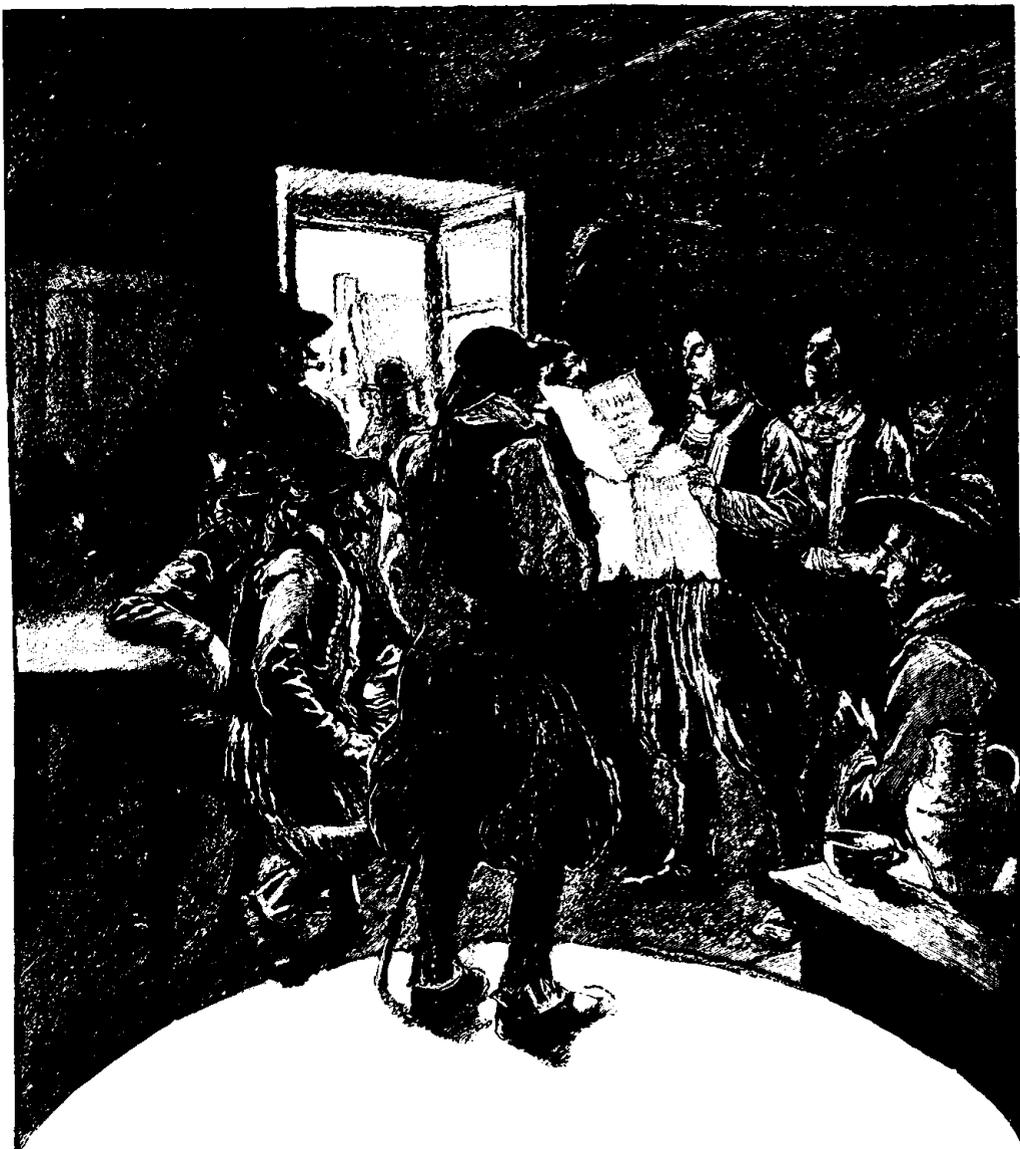
Elle était née d'une injustice sociale, peut-être d'une inadvertance.

Car la Révolution, qui avait proclamé l'égalité des citoyens devant la loi, qui avait émancipé les bagnes, avait sur bien des points chassé les bottes du régime qu'elle venait de tuer.

Parmi les condamnés de droit commun qu'elle s'était refusée à absoudre, s'étaient trouvés en bonne place les contrebandiers. Or, les contrebandiers étaient nombreux sous l'ancien régime, et les côtes et les frontières en étaient infestées. En refusant de passer l'éponge sur leurs peccadilles antérieures, la Révolution fit une faute.

C'étaient, pour la plupart, des hommes robustes et infatigables, d'un courage à toute épreuve, qui, sur les bords de la mer, eussent fourni à l'Etat d'admirables marins. En les repoussant de parti-pris, l'Etat se priva de généreux et utiles services, et c'est pour ce motif de suspicion injustifié que la marine française, si florissante sous Louis XVI, tomba pendant la Révolution dans un état de marasme d'où Napoléon lui-même ne put la faire sortir.

L'Angleterre bénéficia de cette faute grave et arracha à sa rivale séculaire l'empire des mers jusque-là victorieusement disputé. Elle triompha brutalement à Brest, à Ouessant, à Aboukir, à Trafalgar, et les faits d'armes isolés, comme ceux de Troude ou de Linois, honorèrent le drapeau de la France sans réta-



L'un des hommes, tenant en main l'une des affiches qu'il avait arrachée dans la grande rue.—Page 8, col. 1.

blir l'équilibre entre notre patrie et l'orgueilleuse Albion.

Mais, si beaucoup d'anciens réguliers de la flotte s'éloignèrent d'un gouvernement qui repoussait leurs services, un plus grand nombre, piqués au vif, résolurent de prouver par eux-mêmes qu'on avait tort de les mépriser.

Ce fut ainsi que prit naissance la Confrérie du Kerret-ar-Laz. En quelques jours elle recruta des milliers de volontés énergiques, et, en attendant qu'elle étendit ses rameaux sur les autres parties de la côte maritime, ce fut en Bretagne qu'elle élut son quartier général.

Or, le 20 mai 1793, le cabaret de la *Pierre-qui-Chante*, situé dans la venelle aux Fruits, à Morlaix, était rempli d'hommes aux allures roulantes, aux larges épaules, aux mains dures comme des grappins d'abordage.

Tous semblaient en proie à une émotion profonde, et leur conversation n'avait qu'un sujet : la proclamation et l'affichage sur les murs de la ville d'un arrêté des représentants. L'un des hommes, tenant en main l'une de ces affiches qu'il avait arrachée dans la Grande-Rue, la commentait à haute voix.

Voici ce que disait l'affiche :

Au nom de la Nation,

Il est enjoint à tous ceux qui liront les présentes de remettre aux mains du juge de leur district leur soumission et renonciation à tout engagement solidaire et collectif dans l'association dite du Kerret-ar-Laz, sous peine de se voir poursuivre et condamner par le Tribunal révolutionnaire.

Cette soumission et cette renonciation devra se faire dans les trois jours qui suivront la publication des présentes, passé lequel délai seront considérés comme ennemis de la Nation tous ceux qui seraient restés attachés à leurs engagements, et, par le fait même, mis hors la loi.

L'émotion était donc très naturelle. Tous ces hommes avaient conscience de n'avoir commis aucun crime, aucune action répréhensible motivant une telle mesure de rigueur. Ils s'indignaient surtout de la brutalité des procédés et des termes, et protestaient violemment contre la mise hors la loi, l'acte d'arbitraire le plus terrible depuis les lettres de cachet, et qui refusait des juges aux inculpés.

Le 20 mai donc, ou, selon le calendrier de l'époque, le 6 floréal an I, la ville de Morlaix s'était vue envahie de bonne heure par un flot de peuple descendu des villages, bourgs et hameaux de la côte.

On savait en effet, que le citoyen Thiard, secrétaire particulier des représentants et leur homme de confiance, devait se rendre ce jour-là dans la vieille cité de Montroulez, nom breton de l'héroïque ville, qui a pris pour devise ces fières paroles servant d'exergue au lion de son écusson : " S'ils te mordent, mords-les ! "

Un seul sentiment animait tous ces braves, celui d'une revendication loyale contre une décision qui les traitait en suspects et les assimilait à des rebelles.

Le cabaret de la " Pierre-qui-Chante " était le rendez-vous commun des protestataires.

Dans une grande salle carrelée, obscure, dont le plafond de solives en saillie indiquait la lointaine construction, une cinquantaine d'hommes de tous les âges devisaient avec animation en vidant des pichets de cidre à pleines bolées.

" C'est égal, mon vieux Guen, disait à un robuste matelot frisant la soixantaine, un de ses compagnons de quinze ans moins âgé que lui, c'est drôle tout de même que le commandant ne soit pas ici.

— Espère un peu, Ervoan, répondit l'autre. Il n'est pas loin, pour sûr, et tu sais qu'il n'a jamais manqué de parole à ses gars.

— Ja le sais, Guen, je sais cela. C'est même pour cela que j'ai des craintes.

— Quelles craintes ? fit vivement Guen Le Hélo, en ôtant son brûle-gueule de sa bouche.

— Dame ! vieux, on pense ce qu'on pense, et l'on sait ce qu'on sait.

Une autre voix vint du bout de la table, où une sorte d'hercule souleva sa tête appesantie par un commencement d'ivresse. Cette voix dit :

" Retiens ta langue, Ervoan ; c'est un mauvais temps pour ceux qui parlent trop. L'autre jour, à Brest, le vieux marquis de Béror a eu la tête coupée pour un propos en l'air qu'il avait tenu.

— Oui, fit un autre. Paraît qu'il aurait accusé un ci-devant, qu'est aujourd'hui parmi ceux de France, d'avoir commis des crimes dans un temps qui n'est pas loin de nous.

— Tu parles anglais, Le Bellec, interrompit Ervoan Madeuc, sans dissimuler sa mauvaise humeur d'avoir été rappelé lui-même à la prudence. J'ai entendu conter quelque chose comme ça ; mais je ne vois pas bien comment un méchant propos aurait pu faire couper la tête à un vieil homme de quatre-vingts ans, qui avait été un des meilleurs marins de Bretagne.

— Inutile de parler de ces choses-là en public, répliqua Pierre Le Braz, en achevant de secouer son ivresse. Nous en recauserons ce soir en chemin.

En ce moment, l'horloge de l'hôtel de ville sonna trois heures.

" C'est tout de même drôle qu'il ne soit pas encore là," murmura à son tour Guénolé Le Hélo.

Il n'avait pas achevé la phrase, qu'une rumeur de joie et des acclamations de sympathies éclatèrent à l'autre bout de la salle.

" Mapiaouank ! Mapiaouank ! " criaient les marins.

Un jeune homme, aux longs cheveux d'un blond cendré, venait de franchir le seuil de la porte.

Il était d'une idéale beauté, ses traits fins et purs auraient fait une réputation à une femme. De taille moyenne, mais admirablement prise, il portait, avec une merveilleuse aisance, la vareuse du matelot et le bragoubraz du paysan. De fortes guêtres de peau de brebis tannée entouraient ses mollets, retombant sur des pieds si petits, qu'on les eût pris pour ceux d'un enfant. Un chapeau de feutre noir à larges bords ombrageait sa tête délicate.

Tous les hommes présents dans la salle s'étaient levés et Mapiaouank, ainsi qu'on l'avait appelé, c'est-à-dire le jeune fils, avait fort à faire à serrer toutes les mains.

Le plus grand nombre le tutoyaient avec une familiarité affectueuse.

Seuls les quatre marins qui venaient de parler ne lui adressèrent la parole qu'avec les marques d'un respectueux attachement. Le vieux Guen le salua très bas en demandant :

" Qu'y a-t-il de nouveau, notre fils ? "

Le jeune homme répondit d'une voix sérieuse :

" Il y a, Guen, que nous marchons ce soir. Rassemblement à Lanmeur à la tombée de la nuit.

Un jeune homme quitta sa place et alla fermer la porte, que Mapiaouank avait laissée ouverte.

Après quoi, se retournant vers Guénolé Le Hélo, il demanda à son tour :

" A la voile ou à l'aviron ? "

D'un regard Guen consulta le beau jeune homme qui répondit :

" A l'aviron.

Alors les buveurs portèrent tous la main à leurs bonnets ou à leurs chapeaux et sortirent les uns après les autres, saluant affectueusement le jeune homme blond à mesure qu'ils sortaient.

" Dieu te garde, Mapiaouank ! A ce soir.

Quand ils furent tous sortis, celui-ci fit signe aux quatre compagnons de se rasseoir.

" Nous avons à causer un instant encore, mes bons amis," dit-il.

Muets et dociles, ils obéirent à l'invitation. Pierre Le Braz demanda discrètement :

" Vous devez avoir soif, notre fils. Voulez-vous boire un pichet de cidre ? "

Le jeune homme leva sur son interlocuteur un regard dont la douceur se mêlait à la sévérité.

" Je ne boirai pas, Pierre, s'écria-t-il, car ce serait à moi de te l'offrir, et tu n'as plus à boire pour le moment, mon gars. Ta tête n'est pas très sûre ? "

Le matelot baissa la tête avec confusion. Il murmura d'un ton dolent :

" Vous avez raison, Mad... notre fils, corrigea-t-il en se reprenant. Je ne me corrigerai donc jamais de ce péché maudit ! "

Mapiaouank sourit et ajouta d'une voix plus douce : " Tu t'en corrigeras, Pierre. J'ai déjà remarqué que tu es en bonne voie. Tu t'es oublié aujourd'hui, voilà tout. N'importe, il ne faut pas boire avant demain.

— Je ne boirai pas, notre fils," acquiesça humblement le marin, totalement dégrisé cette fois.

Il s'accouda à la table et prêta l'oreille aux paroles du jeune homme.

Celui-ci avait pris un escabeau de bois de chêne et s'était gaillardement assis à califourchon.

" Mes enfants, commença-t-il familièrement, il y a du nouveau, et ce nouveau est terrible.

— Ah ! firent-ils simultanément. Est-ce que le commandant ?...

— Le commandant se porte bien, et il sera avec nous ce soir. Présentement, il doit se trouver en tête à tête avec le citoyen Thiard, secrétaire des représentants pour obtenir de lui qu'il fasse rapporter l'arrêté de défense.

— Est-ce qu'il y est allé tout seul ? interrogea Ervoan Madeuc.

— Il y est allé avec son frère.

— Et, demanda Le Bellec, ils n'ont pas eu peur qu'on les arrêtât ? "

Mapiaouank haussa les épaules.

" Pourquoi les arrêterait-on ? le commandant a rendu assez de services au pays pour...

— Ce n'est pas une raison. Vous savez bien qu'il est dans le camp républicain, l'autre ? "

La voix du jeune homme s'altéra lorsque, après un instant de silence, il reprit :

" L'autre ! vous ignorez peut-être que je l'ai vu. Je suis entré, moi aussi, dans le camp. J'ai guidé la colonne du général Berton d'Erquy à Saint-Brieuc.

— Et il ne vous a pas reconnu ?

— Il ne m'a pas reconnu.

Les quatre marins eurent un même frisson de terreur. Ils se regardèrent.

" Oh ! quelle imprudence, notre fils ! murmura le vieux Guénolé en abaissant la voix comme s'il eût craint d'être entendu. Cet homme vous ferait emprisonner sur l'heure. Il est le pourvoyeur du Comité de salut public.

Mapiaouank releva et secoua insoucieusement la tête. Puis, avec un beau rire de bravade, il dit :

" Est-ce que les morts meurent deux fois, mon bon Guen ? "

Et, se levant de table, il prit le bras du vieillard auquel il dit amicalement :

" C'est toi que j'ai choisi pour cavalier aujourd'hui, Guen. Tu vas me faire donner une chambre ici même, si la maison te paraît sûre.

— Oh ! pour cela, fit vivement Pierre Le Braz, il n'y a pas de doute à garder. C'est le père de mon cousin Yves qui tient l'auberge. Il est solide, le vieux, et il n'y a pas un homme à Morlaix qui s'aviserait de lui chercher noise. D'ailleurs, il est bien vu du syndic et de la municipalité.

— Et puis, il y a une raison pour qu'il soit absolument sûr, ajouta Ervoan. Il est à ceux de Kergroaz.

— Tout est plus sûr pour vous que de courir les rues pendant le séjour du citoyen Killerton," conclut Le Hélo.

Il frappa sur la table avec le manche de son *penbas*. Un homme de moyenne taille, mais d'une formidable carrure, se montra, les cheveux longs et blancs, la figure entièrement rasée, qui demanda :

" C'est-y toi qui as appelé, Guen Le Hélo ? "

— C'est moi, Yann Le Braz.

— Et que faut-il pour ton service ? "

Le vieillard désigna le jeune compagnon pendu à son bras.

" Il me faut une chambre sûre, tu entends, Yann, une chambre sûre, pour le garçon que voilà, et qui est notre fils.

L'hôte avait fixé un œil de méfiance sur Mapiaouank. Mais ces mots " notre fils " eurent le don de rasséréner immédiatement son visage, car il s'inclina respectueusement pour saluer, en disant :

PIERRE MAEL.

(A suivre)